Historique du 19e B.C.P

P. PASTRE



CET HISTORIQUE
A ÉTÉ
RÉDIGÉ PAR LE

S.-Lieut. SIMON

du 19e B. C. P.

Illustré par

Th.-Jean DELAYE

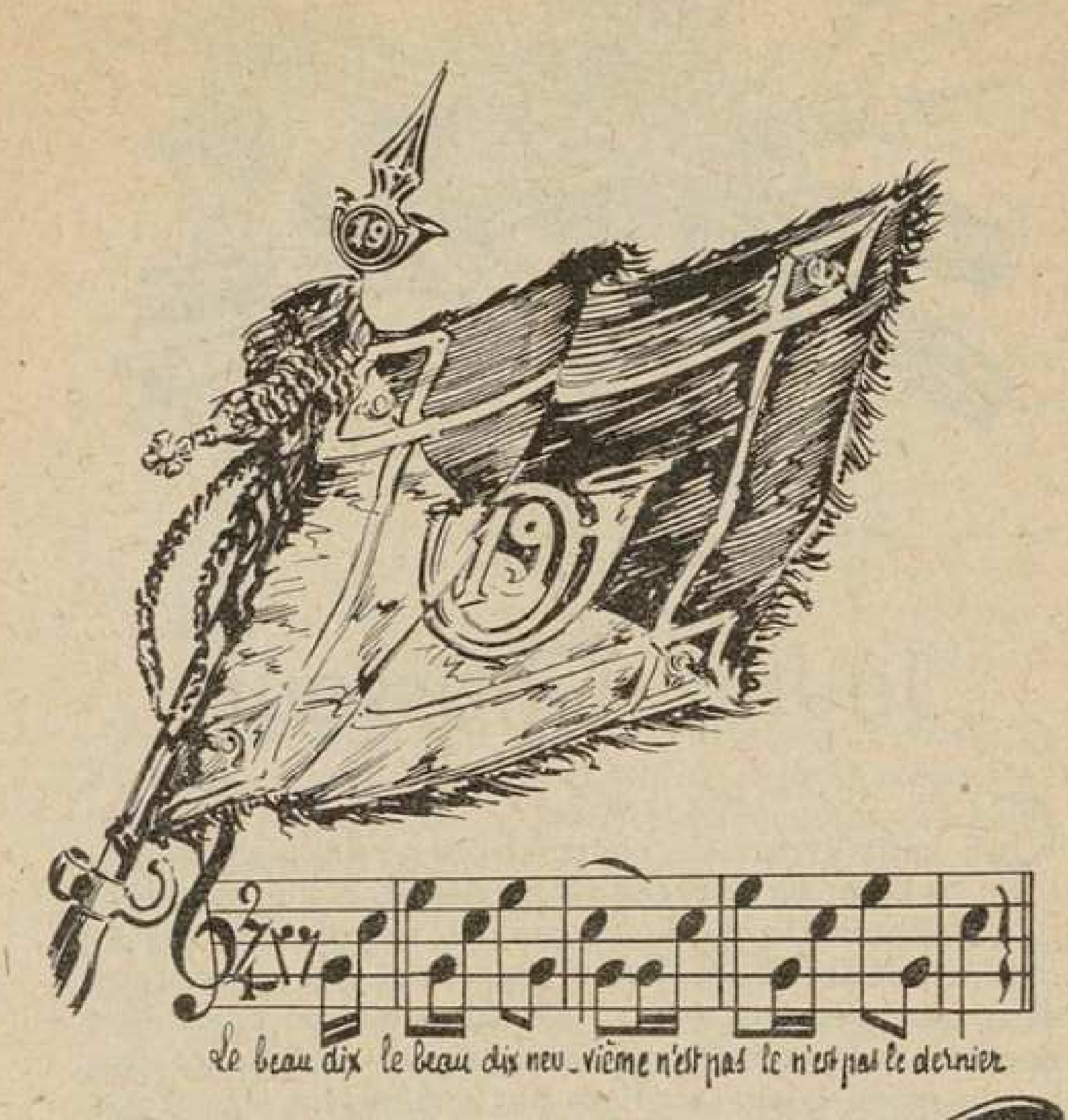
ÉDITÉ PAR LA
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
ET DE STATISTIQUES
S. E. S.
20, rue Delambre, Paris-14e



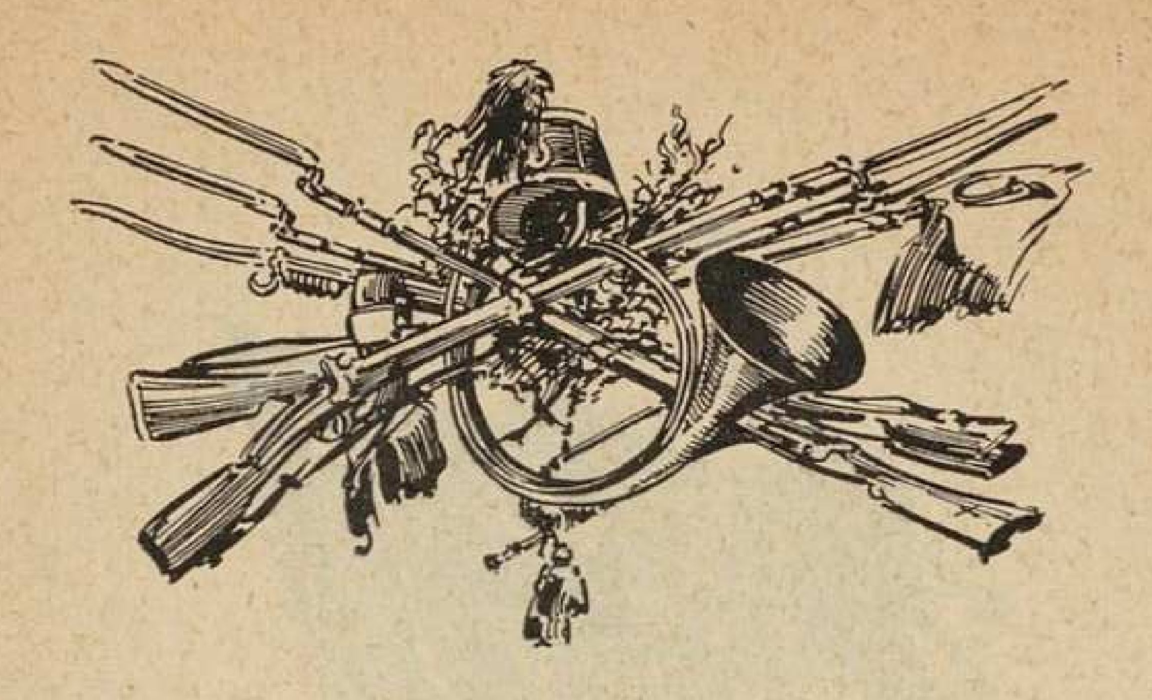
HISTORIQUE DU 19e B.C.P.







En avant toujours, repos ailleurs!



Jeune Chasseur

CE petit livre a été conçu et rédigé à ton intention.

En le lisant tu apprendras à connaître ton bataillon, tu te pénétreras de son passé, de ses gloires, de ses misères, de ses deuils. Tu verras tout ce qui est contenu dans ces quelques mots : 19e Bataillon de Chasseurs Portés ; tu comprendras tout ce que représente ton fanion et de quels sacrifices ont été payées les palmes et les étoiles de ses deux croix de guerre.

Et tu réaliseras pleinement le sens profond de ta présence au bataillon et la grandeur de la mission qui est aujourd'hui la tienne. Tu es l'héritier de ce passé, tu es le continuateur de cette tradition. Le 19e B.C.P., le Bataillon de Grivesnes sera ce que tu seras toi-même.

Puisse la lecture de ce petit historique t'inspirer la fierté de servir sous l'uniforme bleu et imprégner pour toujours ton esprit et ton cœur du sceau chasseur.

A Landau, le 15 septembre 1950.

Le Lieutenant-Colonel MONTAGNON,
Commandant le 19e B.C.P.

PRÉFACE



A nuit, parfois, dans les tranchées, des coups de feu déchiraient le silence, et, se répercutaient aux limites de l'horizon hostile ; puis la sérénité du soir enveloppait à nouveau de son calme les guetteurs fatigués.

Ainsi en est-il de nos combats : après le tumulte des batailles, au calme des années pacifiques, succède l'oubli que le temps coule impitoyablement dans son sablier silencieux. Et pourtant les deuils, les larmes, les souffrances que symbolisent encore tant de robes noires aux carrefours de nos rues, nous rappellent constamment les sacrifices noblement consentis par la plus pure de notre jeunesse.

Les morts ne meurent pas, ne doivent pas mourir : ils doivent vivre par la bouche des vivants et c'est pourquoi cet historique transmettra aux générations montantes les hauts faits de leurs anciens.

A quelque époque que ce fût, ceux qui ont combattu sous l'écusson 19 n'ont jamais douté de la victoire : ils ont toujours eu foi dans les destinées de la Patrie.

Que les jeunes de France qui liront ce livre se recueillent émus et gardent pieusement le souvenir de tous nos morts dont le sang a coulé pour la bonne cause aux heures de revers comme aux heures de victoire.

Chef de Bataillon de Réserve **DELAYE**
Président de l'Amicale des Anciens du 19e.





L'APPRENTISSAGE

Le premier bataillon de chasseurs à pied a été fondé à Vincennes, le 14 novembre 1838, par le duc d'Orléans, fort des enseignements tirés de la conquête de l'Algérie.

Depuis plus de huit ans (1830-1838), la campagne d'Afrique, avec sa trame de combats sanglants, avait mis en relief l'originalité des opérations menées sur un pareil théâtre. Une expédition coloniale n'est pas une guerre en Europe. Les bataillons de ligne s'usent en vain contre un ennemi insaisissable. La guérilla demande des troupes rapides, un équipement léger. Il faut battre les rezzous avec leurs propres armes.

Avant même que le général Bugeaud ne parte en Algérie rénover la tactique, le Gouvernement s'occupait de forger l'instrument de la victoire. Les manufactures livraient un matériel nouveau : la carabine Delvigne-Pontcharra, plus maniable que le fusil d'ordonnance. Et le duc d'Orléans créait un corps de spécialistes plus souple que l'infanterie légère elle-même : le bataillon provisoire de tirailleurs de Vincennes, qui devint rapidement le premier bataillon de chasseurs à pied.

Dotés de la carabine moderne, entraînés aux missions d'avant-garde et de reconnaissance, capables d'assurer la protection rapprochée de l'artillerie, les nouveaux chasseurs constituaient une unité si brillante qu'aux manœuvres de Fontainebleau, le 28 août 1839, le maréchal Soult dit au roi Louis-Philippe : « Sire, ce n'est pas un bataillon, mais trente comme celui-là que je voudrais voir à Votre Majesté. »

Le vœu du maréchal fut exaucé progressivement. De 1839 à 1913, le nombre des bataillons ne cessa de s'accroître, et même, pendant quelque temps, le nombre des compagnies à l'intérieur des bataillons. 1840 vit les dix premiers B.C.P., à six compagnies chacun. 1841 porta à huit, 1853 à dix le chiffre des compagnies. Et le décret du 22 novembre 1853 organise dix nouveaux bataillons, numérotés de 11 à 20.

●

Voilà pourquoi, en janvier 1854, la garnison de Douai s'accroît d'un nouveau-né : le 19e, « qui n'est pas le dernier ». — Chasseur de bonne race s'il en fut : la moitié de ses effectifs viennent du 8e ! Le 1er et le 29e de ligne, le 6e, le 15e et le 17e légers ont bien envoyé chacun quelque soixante recrues, mais le plus gros apport reste celui du 8e B.C.P. : quatre compagnies, dont la 8e qui était à Sidi-Brahim.

Au mois de février, un contingent de jeunes soldats, puis deux détachements des 11e et 12e B.C.P. renforcent encore le bataillon. Le commandant Caubert veille de très près à l'instruction, car le baptême du feu ne saurait tarder.

Depuis un an, le tzar Nicolas Ier essaie tous les moyens d'intimidation pour amener les Turcs à reconnaître son protectorat. L'ultimatum de Menchikoff ayant été repoussé, les troupes russes ont envahi les provinces moldo-valaques. Tout en proposant leur médiation, la France et l'Angleterre mettent sur pied des forces d'intervention. La création du 19e rentre dans ce plan de réarmement.

En mars 1854, les Russes franchissent le Danube. L'hostilité du tzar ne faisant plus de doute, le corps expéditionnaire allié s'embarque pour l'Orient.

Les huit compagnies d'active quittent Douai le 6 avril, laissant au quartier les deux compagnies de dépôt. Pour son premier voyage, le bataillon emploie successivement tous les moyens de locomotion : chemin de fer de Douai à Chalon et d'Avignon à Marseille, péniche sur la Saône, sans compter une étape pédestre entre Lyon et Avignon. Enfin, les paquebots *Egyptus* et *Louqsor*, après trois escales à Malte, Syra et Smyrne, débarquent leurs passagers le 1er mai à Gallipoli.

Affecté à la 1re brigade (général de Monet) de la 3e division (prince Napoléon), le jeune 19e semble avoir conquis droit de cité la pioche à la main. Plantant successivement aux camps de Fontaines, de Boulair et de la Grande-Rivière, les tentes gracieusement prêtées par le Gouvernement turc, il travaille activement à transformer la presqu'île de Gallipoli en un camp retranché.

Le 28 mai, l'armée s'ébranle. La 3e division doit gagner Constantinople avec tout son matériel. Mais les canons sont lourds et les routes de Thrace incertaines. Le 19e est dépêché à l'avant-garde de la colonne pour préparer les voies de l'artillerie. Pendant quatorze jours, il construit des chemins, comble des fossés, adoucit des pentes sans jamais se laisser rejoindre par le gros de l'armée. Les étapes sont de 15 kilomètres ; celle du premier jour est double, le village de Mulardéré, où étaient prévus les cantonnements, n'ayant jamais existé. Malgré tout, la bonne humeur ne perd pas ses droits, témoin cette inscription laissée en fin d'étape :

Route Impériale n° 1
A la mémoire de l'activité turque,
morte en couches d'une route inachevée.
Le 19e bataillon éploré.

Enfin, voici Daoud-Pacha. Le 19e gagne Varna par mer, à bord du vapeur *Sané*. Au débarquement, il monte occuper les hauteurs de Franka, qui dominent la ville. Mais, le 19 juillet, rappelé à Varna, il doit abandonner ces collines salubres pour revenir camper sur les glacis de la citadelle. C'est alors que le choléra se déclare dans la garnison. Faute d'autre ennemi, les chasseurs s'emploient à le combattre.

L'incendie est la deuxième plaie de Varna. Le 10 août, pendant l'expédition de la Dobroudja, alors que la 19e B.C.P. est resté seul gardien de la ville, un incendie gigantesque se déclenche, qu'une lutte acharnée circonscrit heureusement.

Pendant les sept premiers mois de son existence, le bataillon n'a guère montré que ses talents de garde-malade, de pompier ou de terrassier. La campagne de Crimée va lui permettre de faire ses preuves au feu.

Chassés de la Dobroudja par le corps expéditionnaire, les Russes se replient en Bessarabie. Plutôt que de poursuivre une armée invisible, le Commandement allié cherche un autre objectif. La presqu'île de Crimée fournit un bon théâtre d'opérations, restreint à l'échelle des moyens franco-britanniques, mais dont Sébastopol décuple l'intérêt, aux yeux de Nicolas Ier comme à ceux de la reine Victoria.

Amené à pied d'œuvre, de Baltchick à Old Fort, par le vapeur *Bayard*, le 19e s'avance vers Sébastopol en avant-garde de la brigade de premier échelon. Déployé en tirailleurs à la tête du 2e zouaves et du 14e d'infanterie de marine, c'est lui qui force le passage de l'Alma au gué de Bourliouk, et qui tout en chantant :

Y'a de la goutte à boire là-haut (1).

entraîne la division à l'assaut des pentes tenues par les Russes, jusqu'à la position du Télégraphe, qu'il enlève (20 septembre).

Puis la marche reprend à travers la forêt. Le 19e est chargé de guider la colonne. Toute la journée du 25 septembre, il progresse à la boussole. Et le bivouac n'apporte aucun soulagement, puisque tous les puits sont taris dans ce « camp de la soif ».

(1) Le refrain *Y a la goutte à boire là-haut*, sur l'air de *la Charge*, fut chanté pour la première fois le 20 septembre 1854. Les Anglais tardant à mettre en place leur dispositif devant l'Alma, les Français, prêts à attaquer, s'impatientaient de ne pas recevoir le signal. On trompait l'attente par des distributions de café.

Passe le Maréchal de Saint-Arnaud : « —Eh bien ! mes enfants, faites donc un peu de café ! » « — Je sors d'en prendre », grogna quelqu'un. « — Alors, je vous paierai la goutte, mais là-haut », répondit le Maréchal en montrant les positions russes.

Quelques instants plus tard, le signal fut donné. Chasseurs et zouaves partirent en chantant : *Y a la goutte à boire là-haut* !

Enfin, le 3 octobre, siège est mis devant Sébastopol. A l'aile droite de l'armée française, le bataillon est chargé de maintenir la liaison avec les Anglais. Son camp est dressé hors des vues de l'ennemi, à 3 kilomètres des fortifications, en contrepente d'un mouvement de terrain qui entoure la ville. Mais il détache une compagnie sur le mamelon du Télégraphe pour protéger les transmissions de la division.

L'investissement ne va pas sans coup férir. Le 5 octobre, le 19e fournit l'avant-garde d'une reconnaissance qui s'avance à 900 mètres des remparts sous le feu du Bastion Central. Le 6, les Russes progressent jusqu'à la crête qui domine nos positions et mettent le feu à une isba isolée. Le 7, nouveau combat de « Maison-Brûlée : les Russes reviennent à la charge, mais se heurtent au 19e, appuyé du 39e de ligne.

Pour se protéger de telles incursions, le général en chef décide de créer une compagnie de francs-tireurs. Postés loin en avant des lignes, ces tireurs d'élite font des ravages dans le personnel russe de garde aux remparts. Les volontaires du 19e sont innombrables. « Un brave tombe, dix se présentent pour le remplacer », dit un ordre du jour de Canrobert. Chacun voudrait avoir sur ses états de service la mention : « Faisait partie des francs-tireurs de Sébastopol. »

Le bataillon est digne de ses francs-tireurs. En réserve pendant Balaklava, il prend sa revanche à Inkermann : secondé par quatre compagnies de légion étrangère, il rétablit une situation compromise, reprend deux batteries d'artillerie perdues et poursuit l'ennemi en direction de la rade, jusque sous le feu du bastion de la Quarantaine (5 novembre).

Cependant, l'année 1854 s'écoule sans apporter de décision. La classe 1847 termine son service militaire au mois de décembre, mais nul ne songe à quitter la Crimée avant la fin des opérations.

D'ailleurs, la guerre continue. Dans la nuit du 12 au 13 février 1855, un détachement du bataillon s'empare de plusieurs postes russes près de la baie du Carénage. Le général Mayran cite le 19e tout entier à l'ordre de la division.

Le 7 juin, à l'attaque des Ouvrages Blancs, les huit

compagnies du 19e, réparties en deux colonnes, constituent la première vague d'assaut. Le général Forey dira à cette occasion : « Je mettais toute ma confiance dans le 19e bataillon. Lorsqu'il occupait un point important, j'étais tranquille. »

Le 18 juin, à l'attaque de Malakoff, le bataillon sert encore d'avant-garde à la première colonne. Trompé par une fusée imprévue, il part avant le signal. L'offensive, désorganisée, ne peut aboutir et le 19e doit se replier.

C'est l'époque de la grande relève. Le corps d'observation (général Bosquet) remplace le corps de siège (général Forey) à la garde des tranchées. Le 19e quitte les avant-postes et s'établit aux environs de Traktir, entre le pont et le gué. Il prend liaison à sa droite avec les Piémontais (5 juillet).

Pour maintenir cette liaison contre les infiltrations russes, le 19e va encore s'illustrer dans la journée du 16 août. L'armée du prince Gortchakoff a franchi le pont de Traktir et progresse entre les Sardes et la 3e division. Du 19e en réserve partent deux contre-attaques : la première enlève le pont et contient l'ennemi derrière la Tchernaia, la seconde bouscule les éléments qui se sont infiltrés et rétablit la liaison avec les Piémontais. Les jeunes recrues du 62e de ligne chargent, électrisées, derrière nos chasseurs.

Traktir est le dernier combat du 19e. Sébastopol va tomber le 8 septembre sous l'assaut des nouvelles troupes de siège, et la campagne de Crimée va se terminer pour le bataillon comme elle avait commencé : la pioche à la main. Tandis que l'on démobilise sur place les contingents 1847 et 1848, les chasseurs disponibles s'emploient à démanteler la forteresse. Le 6 mai 1856, enfin, le bataillon embarque pour la France.





GUERRE ET PAIX
Sous le Second Empire

La paix était signée depuis près de deux mois lorsque les troupes débarquèrent à Marseille. Le Congrès de Paris avait terminé ses travaux et la France vibrait encore d'enthousiasme au souvenir de tous ces ministres étrangers quémandant l'arbitrage de Napoléon III.

Grisées par ce triomphe diplomatique comme par les victoires militaires, c'est avec une ferveur délirante que les populations accueillent le corps expéditionnaire.

Fêté tout au long de la route, le 19e rentre à Douai, le 27 juin 1856, dans une apothéose de fleurs et d'ovations. Les géants tutélaires de la cité : Gayant, Marie Gagenon, son épouse, et leurs enfants (1) se sont déplacés pour saluer les vainqueurs, et le conseil municipal décerne au bataillon

(1) Les légendes de Douai attribuent la création de la ville à un géant nommé Gayant, dont le souvenir est perpétué les jours de fête par la procession des Gayants. Les Gayants actuels sont des mannequins d'osier de très grande dimension.

le titre flatteur d' « Enfant de Gayant ». Voici nos chasseurs intégrés dans l'excellente famille des Gargantuas d'osier.

Et la vie reprend. La classe 1849 est libérée au mois de décembre, après sept ans d'un service militaire mouvementé.

Mais les conscrits retrouvent vite leur sourire lorsqu'il est question de faire des voyages. En octobre 1857, l'ordre parvient brusquement de quitter la bonne ville de Douai. Les chasseurs font leurs adieux et s'engagent à pied sur la route de Lyon.

Les déplacements de troupes sont fréquents à l'époque et nul ne s'étonne de voir place Bellecour les enfants de Gayant. Mais ce changement de villégiature relève d'un programme bien arrêté. Lyon est aux portes de l'Italie, à quelques jours de Turin, et Napoléon III se propose d'aider Victor-Emmanuel à secouer le joug autrichien. Tandis que les Ministres s'assurent la neutralité du tzar et du roi de Prusse, l'armée se concentre petit à petit à la frontière des Alpes.

Les préparatifs sont discrets. Le conflit est inéluctable, mais l'orage ne se décide pas à éclater. Enfin, le 23 avril 1859, François-Joseph lance un ultimatum au roi de Sardaigne. Victor-Emmanuel en appelle à la France : l'alliance de Plombières va jouer.

La déclaration de guerre est connue à Lyon dans la journée du 24 avril. Dès le lendemain, les huit compagnies actives quittent la ville pour rejoindre l'armée d'Italie. Le chef de bataillon — commandant Letourneur — a mission de traverser les Alpes le plus vite possible : cent vingt mille Autrichiens menacent Turin et les troupes piémontaises ne sont pas de taille à repousser l'invasion. Grâce au chemin de fer du Mont-Cenis, le 19e sera à l'heure au rendez-vous : le 30 avril, premier de tous les corps français, il entre à Turin dans l'enthousiasme général.

Affecté à la 1re brigade (général Bataille) de la 2e division (général Trochu) du 3e corps (maréchal Canrobert), le bataillon n'aura pas, durant la campagne, l'occasion de servir à l'avant-garde. Il marche en tête du deuxième échelon : seules, les circonstances critiques justifieront son intervention.

A Palestro (31 mai), il secourt les Piémontais, qui ont enlevé le pont sur la Sésia, mais commencent à fléchir

devant les contre-attaques ennemies. Tandis que le 3e régiment de zouaves bouscule le flanc gauche des Autrichiens, le 19e traverse la rivière et charge, baïonnette au canon.

A Magenta (4 juin), il accourt au pas gymnastique pour soutenir la Garde impériale, qui lutte contre deux corps d'armée. Grâce à ce renfort, le Ponte Vecchio, pris et repris six fois dans la journée, est définitivement conquis. L'entraînement physique des chasseurs leur a permis d'arriver, seuls de leur division, à temps sur le champ de bataille.

A Rebecco, le lendemain matin, le 19e repousse un retour offensif du régiment « Grand-Duc de Hesse », parvenu jusqu'à ses avant-postes à la faveur de la nuit. Le capitaine Niel entraîne quatre compagnies à l'attaque, mais les Autrichiens résistent avec acharnement, car ils ont mission de protéger la retraite de François-Joseph. Les autres corps de la brigade, 43e et 44e de ligne, prêtent main-forte aux chasseurs. L'ennemi, submergé, se replie, poursuivi par la brigade entière.

A Solférino (24 juin), laissant son propre corps d'armée inactif, en couverture sud du champ de bataille, la 1re brigade se porte au secours du 4e corps pressé par les Autrichiens. C'est à la sortie de Médole que le contact est pris ; il ne sera perdu qu'au delà de Guidizzolo, lorsque, poursuivi l'épée dans les reins depuis 7 kilomètres, l'ennemi profitera d'une violente tempête pour disparaître à nos yeux. Le général Trochu dira, dans son rapport du 28 juin : « Le 19e bataillon a montré la plus ferme attitude, sa conduite a été pleine d'entrain et de vigueur. Je ne puis citer ici tous ceux qui ont bien mérité. »

La campagne s'achève au lendemain de Solférino. Inquiet de la mobilisation prussienne, Napoléon III décide de mettre fin aux hostilités. L'armistice de Villafranca va permettre aux troupes de regagner la France.

Le Pô franchi à Crémone, les chasseurs remontent la rive droite du fleuve. Plaisance et Stradella jalonnent la route du retour. A Stradella, embarquement sur voie ferrée. A Gênes, le bataillon monte sur le vapeur *Orénoque*. Et c'est enfin Marseille, le 31 juillet 1859. La guerre-éclair a duré trois mois.

Les nouveaux succès de la France portent l'enthousiasme à son comble. Un défilé de la victoire doit avoir lieu à

Paris et, tandis que les bataillons gagnent à petites journées la plaine de Saint-Maur où ils cantonneront, les arcs de triomphe s'élèvent dans la capitale.

Le 14 août, sonnant de tous ses cuivres, l'armée fait son entrée à Paris. Les fleurs au canon des fusils rappellent la victoire, mais les places vides laissées dans les files évoquent les combattants qui ne reviendront plus. Ivre de ferveur, le peuple acclame ces héros qui défilent et le prince impérial, trépignant sur le cheval de son père, lance dans les rangs son grand cordon de la Légion d'honneur.

Grisaille des lendemains de victoire : le 19e cherche une garnison. C'est d'abord Auxonne, où l'on retrouve les deux compagnies de dépôt. Puis Vincennes, berceau des chasseurs d'Orléans, où le bataillon assiste, le 15 décembre, à la remise de la Légion d'honneur au drapeau des chasseurs. Venu pour la prise d'armes, le 19e se trouve bien à la citadelle et ne regagne pas Auxonne. Profitant des locaux rendus libres par la nouvelle loi militaire, le dépôt lui-même s'installe à Vincennes.

Car les effectifs s'amenuisent. La campagne terminée, le Gouvernement fait montre d'intentions pacifiques. Le décret du 10 mars supprime deux unités à tous les bataillons. Six compagnies actives seulement restent aux ordres du commandant de Waldner pour les manœuvres de Châlons (mai 1860).

Rentré au mois d'octobre, le 19e ne s'attarde pas dans la capitale. Les marronniers des douves n'ont pas fleuri deux fois que, déjà, il s'enfuit vers une nouvelle garnison.

Nouvelle garnison? C'est Douai, qui réclame ses enfants chéris, et le Ministre n'a garde de refuser, tant il cherche à calmer les griefs des Douaisiens. Le 11e B.C.P., qui occupe depuis la guerre l'ancien quartier du 19e, s'est très mal conduit envers la population. Quelques chasseurs pris de vin, au soir d'une fête publique, ont précipité dans la Scarpe toute la famille des Gayants. Noyer Gayant, Marie Gagenon, Jacquot, Filisu et Bambin ! Ce geste sacrilège déchaîne les fureurs populaires. Plusieurs chasseurs sont retrouvés assassinés au fil de la Scarpe. Le 11e B.C.P. est forcé d'abandonner la ville : profitant de l'obscurité, il décampe à la nuit.

Quand le 19e arrive pour le remplacer, Douai ne se tient

4

plus de joie. L'enthousiasme est à son comble lorsque la fanfare entonne l'*Air de Gayant*. Le bataillon défile aux accents de cette marche célèbre, et les applaudissements unanimes lui confirment son titre d' « Enfant des bons Géants » (1er avril 1862).

Les chasseurs seront-ils plus fidèles à leur garnison retrouvée ? A peine. De mai à septembre 1864, le bataillon s'absente pour participer aux manœuvres du camp de Châlons, et, en avril 1865, le 19e, au grand complet, regagne ses quartiers d'Auxonne et de Lyon.

Vers cette époque, Chassepot présente son nouveau fusil, première arme française se chargeant par la culasse. Le Chassepot modèle 1866 présente de tels avantages qu'il ne va pas tarder à équiper toute l'armée, remplaçant même la carabine Delvigne-Pontcharra. Les bataillons de chasseurs y perdent une originalité.

Au 19e, il sied mal d'être casanier. Après trois ans de garnison à Auxonne et Lyon, le bataillon part pour Toulouse (mai 1868). Toulouse n'est d'ailleurs qu'un port d'attache pour les compagnies actives, qui manœuvrent au camp de Lannemezan (Hautes-Pyrénées), tout l'été de 1868, et interviennent dans les mines de Saint-Aubin (Aveyron), tout l'hiver 1869-1870, pour y faire respecter l'ordre troublé par les mineurs en grève.

Dans la nuit du 25 au 26 décembre 1869, les chasseurs ont l'occasion de se distinguer en maîtrisant rapidement l'incendie du village de Cransac. L'un d'eux, Bissay, meurt victime de son dévouement. Le ministre adresse ses félicitations au 19e qui, depuis Varna, n'ignore plus rien de la lutte contre l'incendie.

Le 17 janvier 1870, les compagnies actives rentrent de Saint-Aubin. Au quartier de Toulouse, le bataillon est enfin regroupé. Plus pour longtemps.





LA GUERRE DE 1870

Au mois de juillet 1870, l'orage éclatait. La candidature d'un prince de Hohenzollern au trône d'Espagne soulevait les protestations françaises et le truquage de la dépêche d'Ems portait l'émotion à son comble. Les passions populaires étaient surexcitées à Paris comme à Berlin. Tout en souhaitant la guerre, Bismarck eut l'habileté de ne pas ouvrir lui-même les hostilités : c'est le Gouvernement français qui, le 17 juillet, en prit l'initiative « d'un cœur léger ».

Les compagnies actives reçoivent le 11 l'ordre d'alerte. Et le 17, c'est l'embarquement pour la frontière. A deux heures de l'après-midi, le train quitte la gare au milieu des acclamations : « Vivent les chasseurs ! A Berlin ! » Les habitants de Toulouse sont venus en grand nombre saluer le 19e. Nul ne doute de la victoire.

Les effectifs sont pourtant bien réduits, qui montent couvrir la frontière de l'Est : à peine si le bataillon compte cinq cents hommes. Le désarmement de 1860, le sabotage de la loi Niel en sont cause. Le 19e ne peut plus rien sans

ses réserves. Et les transports sont tellement encombrés qu'aucun réserviste ne rejoindra avant le mois d'août.

Si l'offensive ne saurait être immédiate, du moins l'armée active protégera-t-elle nos marches de l'invasion. Dirigé sur Lyon, puis sur Strasbourg, le bataillon parvient à Bitche le 28 juillet. Affecté à la 1re brigade (général Abbatucci) de la 3e division (général Guyot de Lesparre) du 5e corps d'armée (général de Failly), il reçoit les traditionnelles missions des chasseurs d'Orléans : trois compagnies forment l'avant-garde de la division, les trois autres sont chargées de défendre l'artillerie.

Tout en percevant son matériel de guerre, le 19e conduit quelques reconnaissances le long de la frontière. Le 1er août, les réservistes commencent à rejoindre. En trois jours, les effectifs sont portés à huit cents. De pied ferme, nos chasseurs attendent l'ennemi.

Mais les Prussiens dédaignent Bitche. Le prince royal marche sur Strasbourg, Frédéric-Charles menace la Lorraine. Le 6 août, deux engagements décisifs vont ouvrir la route aux envahisseurs : Forbach pour la Lorraine et Froeschwiller pour l'Alsace. Inutile entre les deux batailles, le 5e corps ne se décidera pas à marcher au canon.

En route pour Froeschwiller depuis quatre heures du matin, le général de Failly ralentit quand il apprend la situation. Atteint Philipsbourg, la colonne s'arrête, craignant une attaque de flanc. Quand l'ordre de poursuivre est enfin arraché, il est trop tard. Le 19e, qui marche en tête, se heurte dans Niederbronn à l'armée en déroute. Au moins, les chasseurs contribueront-ils à protéger la retraite. Face à l'ennemi qui vient d'apparaître sur les hauteurs du champ de bataille, et à l'initiative du commandant de Marqué, qui n'a reçu aucun ordre, les trois compagnies d'avant-garde résistent dans Niederbronn jusqu'à la nuit. L'obscurité, seule, leur permet de décrocher.

Abandonnant l'Alsace et les Vosges, l'armée reflue vers Châlons pour se reconstituer. Sarrebourg, Cirey, Charmes, Chaumont et Vitry jalonnent l'itinéraire de la retraite. A Cirey, le 10 août, le commandant de Marqué rejoint la division. Le 19e est reconstitué par la fusion des trois compagnies d'avant-garde et des trois compagnies de protection de l'artillerie.

Après quelques jours passés à Châlons pour reformer

les unités et compléter leurs équipements, l'armée nouvelle repart de l'avant, aux ordres du maréchal de Mac-Mahon. Il s'agit de délivrer Metz assiégée par les Prussiens.

Pendant onze jours, l'armée de secours va tenter de déborder l'aile droite ennemie pour se rabattre sur Metz. Les chasseurs sont de tous les combats. Le 29 août, à Bois-les-Dames, ils tiennent les avant-postes quatre heures durant sous un violent bombardement d'artillerie. Le 30, à Beaumont, surpris en plein bivouac, ils démontent leurs tentes comme à l'exercice, puis, rassemblés en ordre de bataille, se précipitent sur les Allemands pour couvrir la retraite du 5e corps. Apercevant des baïonnettes à la lisière d'un bois sur sa droite, et ne sachant si l'ennemi tourne nos positions ou bien si les renforts annoncés viennent d'arriver, le commandant réunit ses clairons et leur fait sonner la *Marche des Bataillons*. Une fusillade épouvantable y répond. Nos pertes sont sévères, mais les Prussiens ne passent pas. Au bout de trois heures d'une lutte inégale — un contre huit — le 19e peut enfin songer à la retraite. La caisse et les bagages restent sur le terrain, mais le chasseur Marie emporte sur ses épaules le capitaine Lallemand, grièvement blessé.

L'armée de Châlons n'a pu secourir Metz. Dernier pont sur la Meuse avant la frontière belge, Sedan est aussi sa dernière défaite. Le 1er septembre, l'encerclement est total : placé en réserve depuis Beaumont, le 19e reçoit des obus de toute part.

Vers deux heures de l'après-midi, tandis que le général de Galliffet entraîne une nouvelle fois la division Margueritte dans une charge désespérée sur Cazal et Floing, le 19e tente de percer en direction de Carignan. Le général de Wimpffen, successeur de Failly depuis la veille et de Mac-Mahon depuis quelques heures, prend lui-même la tête de cette contre-attaque. En vain. La bravoure des chasseurs ne peut rien contre le nombre.

Tout à coup, se répand une nouvelle incroyable : « Bazaine approche de Sedan ». Sous les ordres du commandant de Marqué, le bataillon repart à l'assaut. Malgré le feu terrible des batteries de Givonne, le village de Balan est conquis. Victoire éphémère : l'artillerie prusienne se charge de nous faire évacuer. Tandis que le 19e se replie triste-

ment sur Sedan, le drapeau blanc monte à la citadelle. C'est alors qu'un trait d'héroïsme illustre bien la fraternité qui règne au bataillon : le commandant de Marqué, le capitaine Fournier, son adjoint, et le lieutenant Perrot reviennent sur leurs pas chercher les blessés. Les deux premiers tombent presque aussitôt, victimes de leur dévouement.

La capitulation est signée le 2 septembre. Sur l'ordre du général de Wimpffen, le capitaine Delbrel, qui commande maintenant le 19e, a fait brûler le fanion. L'armée captive est entassée dans la presqu'île d'Iges, sans nourriture et sans abri contre la pluie torrentielle. Dans ce vaste camp de la Misère, le bataillon arrive groupé ; les Allemands s'acharnent à le dissocier. Malgré leurs protestations, les officiers sont séparés des chasseurs qu'ils auraient pu soutenir et encourager. Deux camps de prisonniers sont constitués, et, le 7 septembre, deux colonnes de vaincus partent pour l'Allemagne dans deux directions différentes : tandis que les officiers prennent la route de Cologne le gros du bataillon s'éloigne vers Mayence.

●

La capitulation de Sedan n'a pas fait disparaître le 19e B.C.P. du théâtre des opérations. Les six compagnies actives sont prisonnières, mais les deux compagnies de dépôt subsistent à Toulouse. Depuis la déclaration de guerre, elles fonctionnent comme centre mobilisateur. Les réservistes rappelés sont équipés par leurs soins et dirigés ensuite sur la portion active du bataillon. Du 24 juillet au 3 août, cinq cents réservistes du 19e ont été ainsi mis en route pour l'Alsace : trois cents sont arrivés à Bitche, les autres ont rallié Châlons.

Le 17 août, la 8e compagnie elle-même quitte Toulouse pour renforcer l'armée de Paris ; le 27 septembre, c'est le tour de la 7e, qui se rend à l'armée de la Loire. Il ne reste plus au quartier qu'une compagnie provisoire de dépôt, réduite aux effectifs indispensables. En janvier, une seconde compagnie provisoire sera formée pour encadrer les militaires isolés sortant de l'hôpital ou évadés d'Allemagne.

Ce sont de beaux états de service que ceux du dépôt de Toulouse pendant la campagne, tant sur le plan de recru-

tement que par la conduite au feu des 7e et 8e compagnies. Du 1er octobre 1870 au 19 janvier 1871, huit compagnies de réservistes sont passées par Toulouse avant d'aller grossir les 3e, 7e, 13e, 16e, 22e et 28e bataillons de marche Ce pendant que les unités organiques maintiennent sur le champ de bataille la réputation du 19e. A l'armée de la Loire, la 7e compagnie, affectée au 4e de marche, doit bientôt abandonner ses écussons ; mais la 8e, à l'armée de Paris, gardera plus longtemps son indépendance. Détachée à la brigade Susbielle, de la division Blanchard, du 13e corps (général Vinoy), elle devait primitivement renforcer l'armée de Châlons. A quelques heures d'opérer sa jonction avec Mac-Mahon, Vinoy apprend le désastre de Sedan. Une retraite habile lui permet de regagner Paris. Quelques escarmouches d'arrière-garde, à Faissault et Novion-Porcien, fournissent aux chasseurs du 19e l'occasion de se distinguer. La fatigue des marches de nuit n'aliène pas la belle humeur des troupes et le général Vinoy loue : « la tenue et la vigueur dont fit preuve... la compagnie de marche du 19e chasseurs. Les jeunes gens qui (la) composaient... tinrent à l'honneur de ne pas rester en arrière et même de ne pas monter en voiture. Il n'en manque pas un seul dans les rangs à l'arrivée ».

Dans Paris assiégé, la 8e n'est pas inactive. Le 13 octobre la trouve à Bagneux. Avant-garde de la colonne de droite, elle refoule vers Clamart les postes bavarois. Malgré la fusillade terrible, la retraite n'est sonnée qu'une fois la mission remplie. Le chasseur Franck, voyant tomber le sous-lieutenant Koehler grièvement blessé, le charge sur ses épaules et le ramène en franchissant trois murs de jardin sous le feu ennemi.

Le 20 novembre, toutes les compagnies autonomes sont regroupées en deux bataillons nouveaux, les 21e et 22e B.C.P. La 8e compagnie est incorporée au 21e. Au hasard des combats et des réformes administratives, le 19e chasseurs a pratiquement disparu. Seul, à Toulouse, le dépôt conserve la tradition.

●

Il est des bataillons qui ne peuvent pas mourir. Au début de novembre 1870, les Prussiens font le siège de Paris,

mais, en province, le Gouvernement de la Défense Nationale lève déjà des troupes de renfort. Les milices régionales s'entraînent dans les dépôts : l'heure va sonner bientôt de marcher sur la capitale.

Berceau du 19e, Douai préside à la naissance du 19e de marche. Formé de jeunes Bretons, recrutés par le dépôt du 2e B.C.P., le nouveau bataillon demande rapidement son admission dans la famille Gayant, troquant à quinze jours d'existence le 2 contre le 19. Le commandant Giovanninelli, ancien capitaine du 9e de l'arme, et plusieurs officiers de chasseurs, tous évadés de Sedan par la Belgique, se chargent de l'encadrement.

Affecté à la 1re brigade de la 1re division du 22e corps (général Farre), le 19e de marche prend part à la défense d'Amiens. Deux étapes l'amènent au contact, dans la région de Villers-Bretonneux, alors que les troupes de couverture, surprises par l'ennemi pour n'avoir pas su placer leurs grand'gardes, commencent à se replier (27 novembre). Lancés à la contre-attaque, sur les instances du commandant, nos chasseurs reculent une première fois, mais leur deuxième assaut ramène la victoire. Les positions perdues sont reconquises, l'armée reprend confiance. L'ennemi déclence alors un violent bombardement : 350 chasseurs tombent sous les obus. Tant que l'artillerie française peut répondre, les chasseurs continuent la lutte. Mais, lorsque, à bout de munitions, les équipages font demi-tour, les restes du 19e battent en retraite sur Amiens.

Malgré leur fatigue, les jeunes recrues du bataillon ne se laissent pas entraîner dans la panique générale qui saisit l'armée du Nord cette nuit-là. Quelques mobiles, excités par le froid, s'enfuient dans les rues d'Amiens en tiraillant et en criant : « Voilà les Prussiens ! » Toutes les troupes, réveillées en sursaut, prennent leurs armes et fuient de même. Seul, le 19e garde son calme et ne se replie qu'au matin, lorsque les Prussiens pénètrent réellement dans la ville.

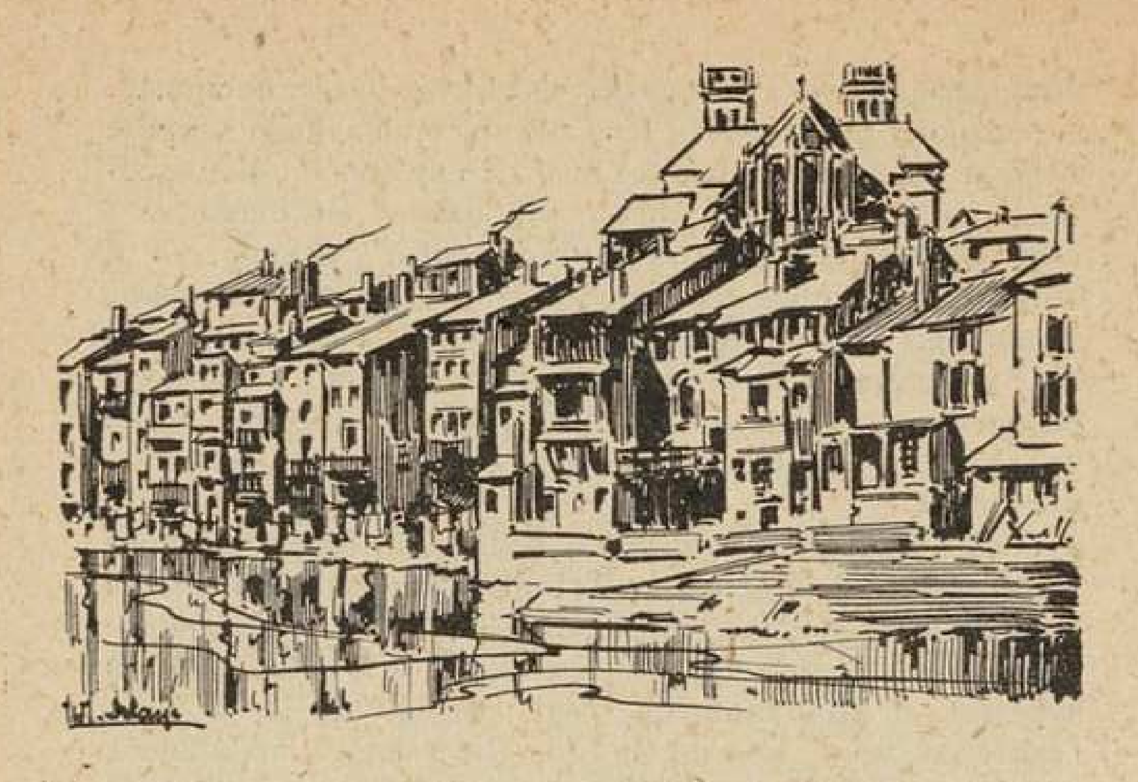
Un séjour à Douai permet au bataillon de reconstituer ses effectifs. Quand Faidherbe reprend l'offensive, le 19e est prêt. Toujours égal à lui-même, pendant la bataille de Pont-Noyelles (23 décembre), il enlève deux fois de suite, jardin par jardin, le village de Daours. A Behagnies (2 janvier), il récupère sous un feu violent deux pièces

d'artillerie que les Prussiens croyaient bien avoir conquises. A Vermond (18 janvier), parti occuper un village supposé libre, il est reçu à coups de fusil par un ennemi bien supérieur en nombre. Le guet-apens tourne au massacre : cent hommes valides à peine réussissent à y échapper.

Le coup de grâce est donné le lendemain par un assaut général des Allemands contre Saint-Quentin. Les survivants du 19e assurent la protection d'une batterie d'artillerie et, lorsque, en fin de journée, l'armée française reflue vers le nord, les chasseurs mènent encore le combat retardateur.

C'est à Lille que Faidherbe se retire pour forger une nouvelle armée. Les pertes sont immenses, mais les dépôts réussissent à combler bien des vides. Le 19e se réorganise grâce à ses deux chefs de bataillon, les commandants Wasmer et Giovanninelli, dont l'un guérit le jour où l'autre est blessé. Et c'est de Lille que les chasseurs allaient repartir pour une nouvelle offensive, lorsqu'ils apprirent l'armistice et la capitulation de Paris.





RENNES - TROYES - VERDUN

PRÉPARATION DE LA REVANCHE

La fin des hostilités ne ramène pas instantanément le calme dans un pays bouleversé. Les séquelles de la guerre fournissent aux meneurs une bonne occasion pour exciter des troubles. En mars 1871, plusieurs émeutes éclatent en province. Le mouvement communard gagne la capitale ; Paris se révolte bientôt contre le Gouvernement réfugié à Versailles.

Dans toute la France, nos chasseurs concourent au rétablissement de l'ordre. A Toulouse, le dépôt du 19e réprime une agitation de mauvais aloi. Quelques jours plus tard, les six compagnies du bataillon de marche quittent Lille pour renforcer l'armée de Versailles.

Incorporé à la 6e division, le bataillon dresse ses tentes au camp de Porchefontaine. Le 3 avril, il pousse une reconnaissance à Villacoublay. Le lendemain, il fait ses premières armes au fort de Châtillon : la redoute est enlevée et ses occupants capturés : 600 prisonniers, 15 chevaux et 9 canons composent le tableau de chasse.

Trois semaines plus tard, sous les ordres du général

Noel, une compagnie du 19e et une section de fusiliers-marins prennent possesion du fort de Vanves, abandonné par les communards.

Enfin, le 22 mai 1871, les troupes régulières pénètrent à Paris. Récemment affecté à la 3e division du 2e corps, le bataillon sert d'avant-garde aux deux colonnes de cette division. Tandis que l'une conquiert les fortifications, de la porte de Versailles à la barrière d'Orléans, la seconde marche, par les rues Lecourbe et de Vaugirard, en direction de Polytechnique. Les combats font rage pendant huit jours, à la lueur sinistre des monuments qui flambent. Au Panthéon, le commandant Giovanninelli arrive juste à temps pour couper les fils des charges explosives. Puis, le tumulte s'apaise. A Villejuif et à Bercy, nos chasseurs nettoient les dernières barricades. Dans la capitale reconquise, l'armée va songer au repos.

●

Le traité de Francfort est à peine signé, qu'à la grande stupeur de Bismarck, la France commence à se relever. Un emprunt, quatorze fois couvert, permet d'acquitter les dettes de la guerre. C'est la dernière fois dans l'histoire qu'un Etat vaincu paye honnêtement son tribut. La restauration des finances va bon train ; de même la réorganisation militaire.

Dix mois de lutte ont fait naître, sur tous les points du territoire, un grand nombre d'unités « de marche » plus ou moins régulières, doublures des troupes de Metz et de Sedan. A la rentrée des prisonniers, un acte ministériel remembre les bataillons squelettiques : le 20 septembre, au fort de Charenton, le 19e de marche fusionne avec le 19e B.C.P. retour de captivité. Le dépôt de Toulouse, reconstitué à deux compagnies, gagne Auxonne, sa garnison traditionnelle.

Les réformes continuent avec la loi de recrutement (1872). Le service militaire universel, que les républicains avaient repoussé sous l'Empire, est voté. Les mauvais numéros restent cinq ans sous les drapeaux, les bons un an seulement. De plus, le régime des « engagés conditionnels » favorise les bacheliers qui devancent l'appel : un versement de quinze cents francs leur acquiert tous les

droits des bons numéros. Ces « volontaires d'un an » formeront l'ossature des pelotons d'élèves-gradés. Les quarante-cinq premiers engagés conditionnels arrivent au 19e le 1er novembre 1873.

Ce n'est d'ailleurs pas Auxonne qui les accueille, mais Rennes, car la nouvelle organisation de l'armée vaut au bataillon un changement de garnison. Chaque région militaire ayant droit à un bataillon de chasseurs, le 19e est échu à la 10e région. Le dépôt s'installe à Rennes en octobre 1873, les compagnies actives restant à Charenton. Puis, en avril 1875, le bataillon au complet se regroupe à Cherbourg. Enfin, en novembre 1876, il s'établit à Rennes définitivement.

Ses effectifs ont bien diminué depuis deux ans. Coup sur coup, deux compagnies actives et une compagnie de dépôt ont été licenciées. Réduit à cinq compagnies par les lois de la République, le 19e craint encore de perdre du monde. En février 1878, la typhoïde fait de nombreuses victimes à Rennes : le bataillon quitte la ville et part en garnison à Vitré, jusqu'à la fin de l'épidémie.

L'exode de Vitré n'est pas le seul déplacement du 19e hors de ses quartiers. Tous les ans, quand vient le printemps, les compagnies se rendent au camp de la Lande d'Ouée. Mi-forêt, mi-lande, sur les rives d'un étang, ce petit camp perdu entre Fougères et Saint-Aubin-du-Cormier permet des exercices variés et de nombreux tirs de guerre. Les contingents successifs s'y préparent aux grandes manœuvres de corps d'armée qui se déroulent chaque été. En 1884, de plus, le bataillon séjourne au camp de Lessay (Manche) pour exercer l'habileté de ses tireurs sur des objectifs flottants.

Bien petits voyages que ceux-là, au regard de la grande croisière que le 19e manque de faire en 1885 ! Partant pour le Tonkin, le général de Courcy, commandant la 10e région, doit emmener un bataillon de chasseurs. Bien entendu, le 19e est volontaire. A son grand regret, il n'est pas désigné : le sort tombe sur le 11e. Heureusement, l'insuffisance d'effectifs du 11e va permettre à nos chasseurs de participer quand même à l'expédition. Le 18 avril, un détachement de 66 hommes quitte Rennes pour le Tonkin. Les officiers et la fanfare du bataillon conduisent à la gare cette troupe joyeuse. Vu le nombre des candidats, les

« Tonkinois » ont dû être tirés au sort : ce sont les gagnants de la loterie qui vont éprouver leurs armes sur les Pavillons Noirs.

●

L'histoire d'un corps de troupe se doit de refléter les différents aspects des garnisons successives, puisque, aussi bien, les changements de résidence au XIXe siècle ont pour but de combattre la monotonie du service à long terme. Après Douai, Lyon, Auxonne, Toulouse, Vincennes, Charenton et Cherbourg, voici Troyes en Champagne. Le 19e a été affecté à la division des Vosges et rapproche ses cantonnements de la frontière. Au mois de juillet 1886, après vingt-trois jours de marche, les compagnies actives font leur entrée dans la vieille cité champenoise. Des arcs de triomphe jalonnent le passage et le conseil municipal reçoit à l'Hôtel de Ville tous les gradés du bataillon.

La fièvre typhoïde qui poursuit le 19e depuis Rennes l'oblige à quitter momentanément ses quartiers pour planter la tente à Pont-Aubert. Dans cette paisible localité, située à quatre kilomètres de Troyes, les chasseurs attendent patiemment la fin de l'épidémie (octobre 1886).

Mettre en route un dépôt constitue sans doute une gageure, puisque dix-huit mois s'écoulent avant que les services ne rejoignent Troyes. C'est à Rennes qu'ont lieu les incorporations de décembre 1886 et de novembre 1887. Une fois équipées, les recrues sont dirigées par chemin de fer sur la portion centrale.

Il faut la loi des effectifs de 1887 pour précipiter le déménagement. Les bataillons de chasseurs (hormis les alpins) subissent encore une amputation : de cinq le nombre de leurs unités passe à quatre. La 5e compagnie de dépôt est dissoute, son rôle devant être assumé par la section hors-rangs. Trop faible pour se maintenir isolée, la S.H.R. est priée de rentrer au bercail. Au matin du 7 décembre, le bataillon tout entier se trouve regroupé dans les murs de Troyes (1).

L'ère des flottements est révolue. Solidement encadré

(1) L'année suivante, d'ailleurs, un nouveau décret reforme les 5e et 6e compagnies.

à la 1re brigade de la division des Vosges, bien armé (le fusil Lebel a remplacé le Gras 1874), le 19e s'instruit pour la revanche. Les environs de Troyes fournissent un décor à nombre d'exercices, mais, durant la belle saison, tirs de guerre et manœuvres sont l'occasion de villégiatures appréciées. Chaque année, le bataillon passe un mois dans les Vosges pour reconnaître le secteur qui lui échouerait à la déclaration de guerre. Recrues et réservistes — car les périodes d'instruction sont déjà inventées — s'y entraînent au combat de montagne. Remiremont, Bussang, Corcieux, autant de victoires sur la fatigue et l'embourgeoisement. Ces marches-manœuvres des Vosges se terminent souvent par un « exploit » : en 1895, les chasseurs ramènent du Donon un bloc de granit, le sculptent et l'érigent en souvenir au camp de Bussang.

Jusqu'en 1894, les tirs de guerre ont lieu au camp de Châlons. Le 19e s'y déplace pour deux semaines. Mais, en 1894, on découvre la possibilité de tirer à Remiremont. Le séjour de Châlons est supprimé, et les Vosges deviennent presque la garnison d'été du bataillon.

Seules, les grandes manœuvres peuvent arracher le 19e à ses montagnes. Durant quinze jours, dans le cadre de la division ou du corps d'armée, nos troupes mènent le combat pour rire. La chute des feuilles ensuite les retrouve au quartier.

Ce n'est pas le déménagement de 1899 qui va beaucoup changer les habitudes. Le 8 mai, toujours volage, le bataillon fait son entrée à Verdun. Dans ce Faubourg-Pavé que domine l'altière Porte Chaussée (1), les quartiers Radet et Saint-Nicolas ouvrent leurs portes à nos chasseurs. Adieu Champagne, adieu même les Vosges, puisque le 19e s'oriente désormais vers les combats en plaine. Exercices le long de la Meuse, marches à travers la Wœvre remplacent les vacances en montagne. Mais là réside la seule nouveauté. Au temps des cerises, comme par le passé, Châlons accueille nos tirs de combat. Quelques variantes : Julvécourt, Cuizy, Maizeray, Fleury-sur-Aire, Chattau-

(1) Rarement porte connut plus de célébrité. On trouve son image au cœur de l'insigne du 19e, créé le lendemain de la guerre par le commandant Vétillart. On la trouve même sur les timbres-poste de 1939.

court développent les réflexes des tireurs guettés par la routine. Et le rendez-vous de septembre réunit toujours les bataillons de l'Est pour les grandes manœuvres de Lorraine.

La vie est si agréable aux environs de 1900 que le moindre incident banal suffit à en relever la monotonie. Prises d'armes à Châlons, maintien de l'ordre aux grèves sont le piment de l'existence. Du 15 août 1890 au mois de janvier suivant, le bataillon fournit une section de garde au village d'Auxon (à une étape de Troyes). La révolte gronde chez les ouvriers qui construisent la voie ferrée ; le sang a coulé entre cheminots français et italiens. En attendant le retour au calme, ce sont les chasseurs du 19e qui veillent sur le chemin de fer.

D'autres conflits sociaux promènent dans le Nord, en 1903, à Auboué (Meurthe-et-Moselle), en 1909, les 2e et 3e compagnies, baptisées détachements d'intervention, « à l'effectif de huit officiers, deux cent trois sous-officiers, caporaux et chasseurs et quatre chevaux ». En 1906, par contre, les grèves de Villerupt nécessitent la présence d'un chef de bataillon avec quatre compagnies. L'inventaire des églises de Sommedieue et d'Ancemont quelques jours plus tôt, sous la protection du 19e, n'avait pas exigé tant de défenseurs de l'ordre.

Si les 2e et 3e compagnies s'intéressent beaucoup au maintien de la tranquillité, la 1re se complaît dans les revues à grand spectacle. En 1894, elle accueille à Pont-sur-Seine le Président de la République. En 1896, elle rend les honneurs au tzar de toutes les Russies. La belle parade militaire organisée au camp de Châlons pour célébrer l'alliance franco-russe permet d'ailleurs à chaque unité de faire valoir ses talents. Fanfare et 1re compagnie reçoivent le tzar au débarqué du train ; 2e, 3e et 4e se chargent de la police et de l'organisation matérielle des cérémonies.

Ainsi coulent les vertes années dans les fêtes et par le labeur. Si quelques utopistes, rêvant à la concorde, dénigrent maintes fois le rôle des militaires, les menaces du kaiser suffisent à rendre le sens des réalités. Pour libérer l'Alsace et la Lorraine captives, l'armée française travaille d'arrache-pied. Aucun perfectionnement n'est oublié,

puisque le 1er octobre 1913 voit naître les chasseurs cyclistes ! (1).

Bon gré, mal gré, l'Europe se précipite à la guerre. Tenants des milices recrutées à l'heure du danger, croyants d'une internationale ouvrière qui empêcherait tous les conflits seront bien aisées qu'une armée garde les frontières en 1914.

(1) Ancêtre des « portés » de 1944, ces chasseurs relèvent à la fois de l'arme, qui les administre, et de la cavalerie, qui les emploie. A Verdun, le 19e guide les premiers pas du 4e groupe cycliste, rattaché à la 4e division de cavalerie. Sur leur tenue bleue, les cyclistes portent l'écusson au numéro de la grande unité.





La Grande Guerre

Si douloureux qu'il fut pour la couronne d'Autriche, l'attentat de Serajevo ne constituait pas un *casus belli*. Mais Guillaume II cherchait la guerre qui assiérait l'hégémonie allemande. Son ardeur belliqueuse réussit à envenimer les négociations, au point de rendre fatal le dénouement par les armes.

Le 31 juillet, la France reçoit l'ultimatum germanique. Le kaiser nous donne à choisir entre le déclenchement immédiat des hostilités et l'annexion pure et simple de Toul et de Verdun. La réponse officielle du ministère Viviani est le décret de mobilisation générale. Loin de quitter Verdun par les portes de l'Ouest, le 19e B.C.P., aux ordres du commandant Mielet, prend position à la frontière.

Affecté à la 42e division (1) que le général Grosseti va bientôt rendre célèbre, le bataillon s'installe aux villages de Sponville et de Mars-la-Tour. Devant lui, Metz et les champs de bataille de 1870 qui appellent la revanche.

(1) 83e brigade, 42e division, 6e corps d'armée.

Derrière, la France qui mobilise et qu'il faut protéger d'une invasion brusquée. C'est la vie des premières lignes, avec ses escarmouches parfois glorieuses : ainsi Chambley (14 août), où quatre compagnies du 19e repoussent un bataillon entier.

Le 19 août, l'ordre est donné de faire mouvement. La division s'ébranle vers le nord. Puisque l'armée allemande traverse la Belgique, les forces disponibles vont l'attaquer de flanc. Chargé d'ouvrir la route à cette contre-offensive, le 19e n'a pas une minute de repos. Près de Xivry-Circourt, le 21 août, les chasseurs bousculent deux bataillons ennemis, appuyés par du canon. Mais le lendemain, Pierrepont résiste à tous les assauts. Le général de Moltke a protégé son flanc gauche et nos attaques ne parviennent pas à entamer sa résistance. Il n'y a plus qu'à faire demi-tour, le 19e couvrant le repli.

Le 24 août, à Nouillompont, l'arrière-garde est violemment accrochée. Dans un combat furieux tombe le commandant Mielet. Blessé à mort, la jambe broyée par un obus, il dit à son officier adjoint : « Mets-moi debout. Je veux voir encore mon beau 19e. »

Charny-sur-Meuse, Vauquois, Verdun jalonnent cette première retraite. Puis, la 42e D.I., reconstituée grâce aux réservistes, est mise à la disposition du général Foch (1). Débarqués à Condé-sur-Suippe, au voisinage de l'ennemi, les chasseurs vont reprendre leur mission familière. De la Retourne au petit Morin, marchant la nuit et combattant le jour, l'arrière-garde oblige les poursuivants à la plus grande circonspection. Le moral est excellent : chacun sait que le général Joffre attend l'occasion favorable pour déclencher une grande bataille.

Le 5 septembre, à midi, le bataillon atteint la rive sud des marais de Saint-Gond, lorsqu'un tonnerre d'artillerie éclate sur tout le front. L'heure des combats vient de sonner. De Paris à Verdun, sur trois cents kilomètres de distance, l'armée s'arrête et fait face. Du 6 au 9 septembre, de Reuves à Soizy-aux-Bois, la division lutte contre la garde prussienne. A Chapton, à Soizy, au bois de Rotrait, au château de Mondement, le 19e tient tête aux meilleures

(1) Elle entre dans la composition de la 9e armée, créée à la fin du mois d'août.

troupes d'Allemagne. Mais les pertes sont considérables : en quatre jours tombent quatre cents chasseurs et trois chefs de bataillon successifs.

Dans la matinée du 9, inquiet pour son aile droite qui faiblit sous les coups de la garde saxonne, le général Foch décide d'y envoyer la 42e D.I. Provisoirement rattachés au 8e B.C.P., les survivants du 19e gagnent en fin de journée la lisière ouest du village de Linthes. Toutes les mesures sont prises pour déclencher le lendemain une attaque générale de la division vers les côteaux de Fère-Champenoise.

Mais, quand le jour se lève sur le champ de batailles un frémissement d'enthousiasme parcourt les lignes, françaises. L'ennemi renonce à la victoire : il a décampé dans la nuit.

L'attaque se change en poursuite. Fère-Champenoise, Normée, Connantrey, Thibie amènent le 19e et son nouveau de chef de bataillon sur les bords de la Marne. Quelques tireurs postés dans les environs n'interdisent pas longtemps le franchissement du fleuve par des moyens de fortune.

Les difficultés commencent le 13 septembre au nord de Mourmelon. Débouchant du bois de Saint-Hilaire, nos avant-gardes sont saluées par une violente canonnade. Le bataillon subit des pertes sérieuses; le commandant Boulant, son cinquième chef de corps, figure au nombre des tués. Sur tout le front de la division, la prise de contact est aussi sanglante. Les Allemands ont profité de leur avance pour creuser des tranchées; les efforts de la 83e brigade sur Auberive, le 14, et sur Moronvilliers, le 17, resteront impuissants à les en déloger.

Dans chaque secteur les lignes se stabilisent, au sud de Reims comme au nord de Mourmelon. Transporté dans la région de Sillery, le 19e tente vainement de conquérir la ferme d'Alger. Trois jours il donne l'assaut (24, 25, 26 septembre) (1). Le commandant Ducornez, ancien capitaine du 8e B.C.P., muté au 19e dans les bois de Mourmelon, y frôle la mort de près. Mais sa blessure guérira vite. Et si le bataillon a perdu cinq chefs de corps (2) en trois semaines, du moins gardera-t-il le sixième jusqu'à la fin de la campagne.

(1) Combat dit « de la Pompelle ».
(2) Quatre tués, un blessé grave.

A la guerre de mouvement succèdent les tranchées. Deux labyrinthes face à face déterminent pour longtemps les positions ennemies. Amorcés dans la craie champenoise, les boyaux parallèles gagnent bientôt le front entier.

Les plages de Flandre sont, en octobre, le dernier théâtre de lutte mouvante. Allemands, Belges, Français, Anglais s'y battent pour la possession de Dunkerque. Dans un lacis de canaux profonds dont chaque écluse est balayée par une mitrailleuse, entre les ruines fumantes d'Ypres et de Dixmude, les combattants fluent et refluent comme la marée qui voile périodiquement la campagne amphibie.

Le 19e débarque en Flandre le 21 octobre. Furnes l'accueille en libérateur, mais déjà la bataille commence. A Nieuport, le 23, où l'Yser est franchie sous les bombardements, à Pervyse le 24, dans la plaine des Maisons de Berg jusqu'au 2 novembre, le bataillon manœuvre avec l'armée belge. Relevé par les fusiliers-marins, il attaque ensuite Woumen et Bixschoote dans le cadre de la division. Puis, le général Grossetti, promu au commandement du 16e corps, emmène les chasseurs dans la banlieue d'Ypres.

Jumelé au 16e B.C.P., le 19e attaque Wytschaete (10 novembre), mais doit se replier, passe la nuit dans les bois d'Hollandschur-Ferme et subit au matin l'assaut furieux des Allemands qui viennent de reprendre Ypres. Les pertes sont terribles. Grâce à Dieu, le vainqueur s'essouffle rapidement et les derniers chasseurs contiennent son offensive. Dans la forêt de Wytschaete, prise et reprise trois fois, les deux ennemis s'écroulent de fatigue. Côte à côte sur le sol détrempé dorment Français et Boches. Le premier éveillé — chasseur au 19e — capture ainsi nombre de prisonniers.

A la mi-novembre cessent les combats. Force demeure à l'inondation. Par les écluses ouvertes, la marée haute submerge les prairies. Tout au long du front, maintenant, les deux adversaires s'observent.

Dans la campagne d'Ypres jusqu'à Noel, en Argonne de janvier à juin, sur les Hauts-de-Meuse ensuite, le bataillon s'exerce à la vie des tranchées. Postes de surveillance, patrouilles d'observation, travaux d'aménagement, corvées remplissent les jours de monotonie. Chaque fois qu'ils

prennent le quart, les guetteurs contemplent inlassablement le même paysage. C'est le marécage du Nord, qui prolonge à perte de vue son entre-lacis de canaux débordants et de tranchées inondées. C'est l'Argonne, dont la forêt protège mystérieusement les ravins chaotiques et les rivières de boue. Ce sont les bois ensoleillés des coteaux lorrains, avec leurs tribus de mouches et leur pestilence.

Le moral, pourtant, résiste aux lassitudes. De fréquentes attaques à objectif limité entretiennent l'esprit d'offensive. A Steenstraate, le 19e conquiert une tête de pont sur le canal. A Zillebeke, il donne l'assaut au fort de la Butte aux Anglais. Dans les bois de la Grurie la 3e compagnie qui vient relever le 151e, trouve les Allemands aux tranchées qu'elle doit occuper. Grenades en main, elle reconquiert le poste des « Condamnés à Mort ». A Blanlœil, la 5e demeure impassible sous un bombardement de boîtes de conserves chargées d'explosif. Au Four de Paris, l'ennemi reste invisible, mais ses galeries de mines progressent dans le sous-sol calcaire. A Bagatelle, l'argile se creuse « au couteau ». Trois fois par jour, une mine explose dans nos tranchées. Par l'entonnoir ainsi créé débouche l'infanterie adverse. Une pluie de grenades asphyxiantes la refoule et les sacs de terre condamnent l'orifice.

La lutte est très active dans ce secteur de Bagatelle, que tiennent tour à tour les 8e et 19e B.C.P. Tirs d'obus à gaz, explosions de multiples fourneaux préparent les plus violents assauts. Poméraniens les 6, 7 et 8 mai, Wurtembergeois le 20, déclenchent une attaque générale. Rude est la bataille, mais l'ennemi ne parvient jamais à prendre pied dans nos lignes. Quand les chasseurs sont relevés, pour gagner les Hauts-de-Meuse dans le cadre de la 127e D.I., on entend dire à Sainte-Menehould : « Le 19e s'en va, Bagatelle tombera. » Deux citations, à l'ordre de la 42e division et à celui du 32e corps, viennent officiellement consacrer cet hommage populaire.

Les Eparges, d'ailleurs, valent presque Bagatelle. Sur les côteaux de la Meuse, nos positions se développent en contre-bas des tranchées allemandes. Pour conquérir les observatoires, toutes les attaques sont lancées : avec préparation d'artillerie, par surprise totale, de jour, de nuit. Si les pertes sont lourdes, le résultat ne justifie pas souvent les espoirs. Ainsi l'affaire du 29 juin : des Eparges

au ravin de Sonvaux, le 19e se jette en avant... Trois cents hommes tombent fauchés par les mitrailleuses. L'ennemi, qu'on croit surprendre, est aux aguets. Les chasseurs gagnent bien quelques mètres à l'aile droite, mais l'épuisement du bataillon commande sa relève cinq jours après son entrée en secteur. Jointe à la fatigue des combats incessants, l'odeur pestilentielle qu'exhalent en plein soleil des monceaux de cadavres suffit à rendre malade la 3e compagnie tout entière.

●

Il y a déjà onze mois que dure la guerre lorsque le bataillon descend au repos. Ce sont les acteurs d'un prologue terrifiant qui débarquent à Chaumont-sur-Aire, le 8 juillet 1915. Mais s'ils pouvaient connaître les drames à venir, la paix du cantonnement en serait bien troublée. Aux attaques sporadiques à effectif restreint succèdent maintenant les grandes offensives. Le contact est pris au long des positions ennemies, il s'agit dès lors de percer.

Reconstitué par cinquante jours de tranquillité, le 19e monte en ligne pour la bataille de Champagne. Quelques étapes nocturnes l'amènent à pied d'œuvre au nord du village de Suippes. L'artillerie tonne sans arrêt depuis plusieurs jours. Aussi, quand le 25 septembre, débouche l'attaque de la division Marchand, les premières lignes allemandes sont conquises sans difficulté. Mais l'exploitation trop lente sous les bombardements permet à l'adversaire de se rétablir plus loin. Les canons ne suivent pas l'infanterie, la deuxième position ne sera pas traversée.

Maintes et maintes fois, des attaques sont lancées, qui échouent toutes, près de la ferme Navarin. Les 27 et 28 septembre, le 19e, jusqu'alors réservé, fournit les premières vagues d'assaut. L'arme sur l'épaule, alignés et au pas, les chasseurs vont sous la mitraille, gagnant à chaque enjambée un mètre pour les tranchées futures. Les morts sont innombrables, surtout à la 3e compagnie, qui est partie deux minutes plus tôt, sa base étant deux cents mètres en arrière.

Relevé après ce carnage, le 19e séjourne un mois au camp de la Noblette. Puis il remonte à Navarin. Le secteur s'organise, mais les Boches contre-attaquent. Le 27 fé-

vrier 1916, cent mille obus de gros calibre martèlent nos deux premières lignes. Les grenadiers ensuite ont beau jeu de se précipiter sur nos tranchées éboulées. Aucun renfort n'arrive, la Schwerartillerie domine le champ de bataille. Quand la nuit tombe sur les cadavres, l'ennemi occupe toujours nos boyaux avancés.

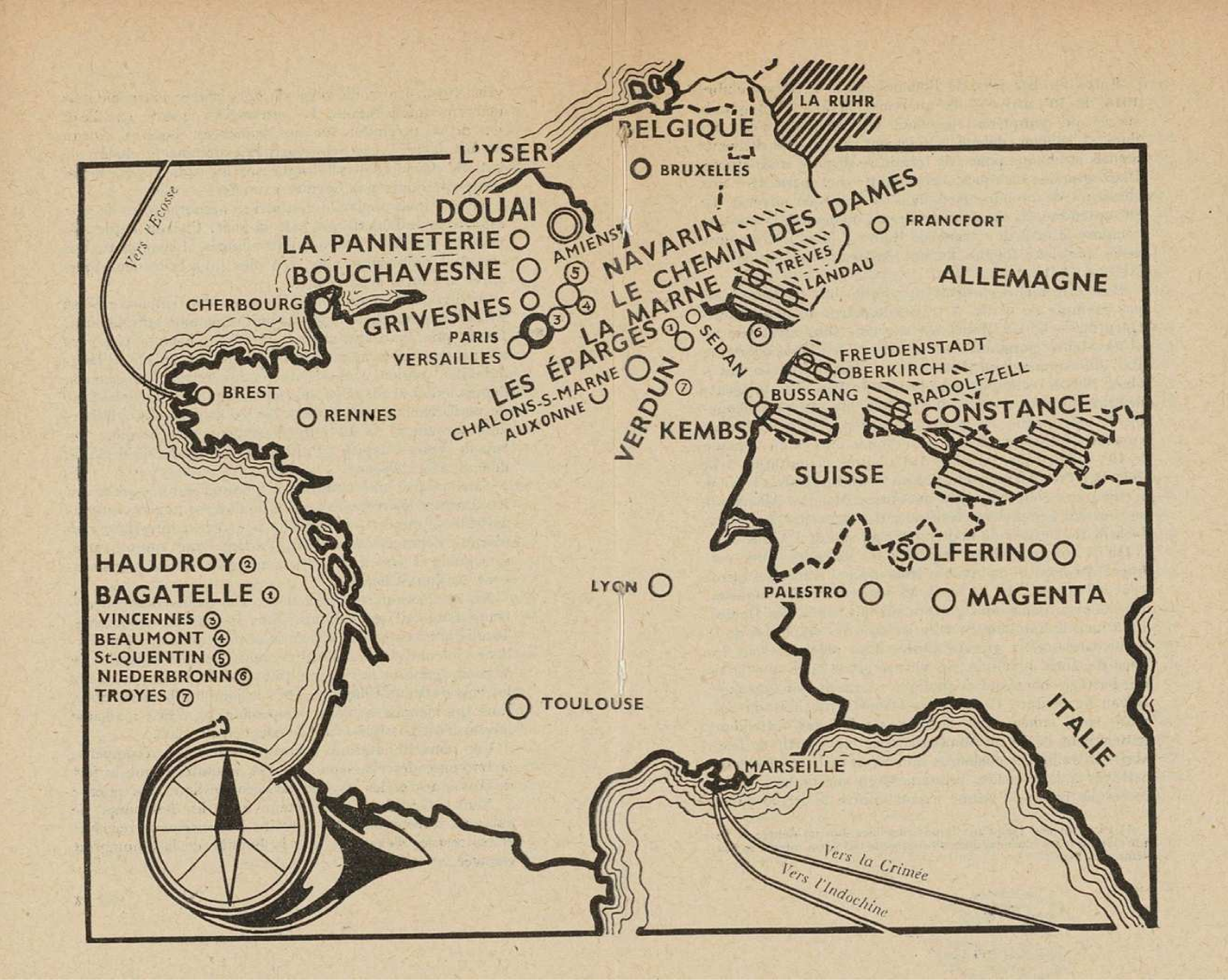
Le 19 mai, nouvelle tentative, accompagnée de gaz asphyxiants. L'alerte est vite donnée. Chacun enfile son masque, les feux prévus sont allumés. L'assaillant, qui comptait nous surprendre, n'a plus qu'à faire demi-tour, après une lutte acharnée.

Au bataillon, maintenant, de reprendre l'offensive. C'est à Verdun que seront vengés les huit cents morts de Navarin. Le 22 juin, par une chaleur torride qui cause plusieurs accidents, notre avant-garde atteint le village d'Haudainville, région sud-est du camp retranché. Jamais, depuis le début du siège, la vieille citadelle n'a couru tant de péril. Douaumont, Vaux, Fleury sont tombés. Débordant largement la 12e division, l'ennemi couronne les bois de Vaux-Chapitre. Puisque le 19e est là, qu'il essaie donc de l'en déloger !

Sans perdre une minute, le commandant marche au feu. Barrage d'artillerie, terrain bouleversé, repères méconnaissables, fumée qui empêche de voir la direction, rien n'arrête l'élan des chasseurs. Parties l'une après l'autre, sans guide et sans liaison, les compagnies du 19e se regroupent à Vaux-Chapitre.

Le 24, l'assaut est déclenché. En moins d'une demi-heure l'objectif est conquis. Mais le martyre commence. Tandis que les Allemands, furieux de leur échec, bombardent violemment nos positions nouvelles, les batteries de Verdun, ignorant la victoire, pilonnent à qui mieux mieux les bois de Vaux-Chapitre. Tout le jour tombent les obus, sans que jamais artilleur soupçonne la vérité : aucune liaison n'est possible avant le coucher du soleil.

Une nouvelle citation, à l'ordre de l'armée, récompense la bravoure des chasseurs. Le 19e, amputé, gagne le fort de Tavannes et les boyaux de seconde ligne. En réserve à Nant-le-Grand ou en secteur dans les faubourgs de Soissons, il recomplète ses effectifs. Les anciens se reposent et les recrues s'exercent, car la bataille de la Somme est engagée.


Vers l'Ecosse
L'YSER
BELGIQUE
LA RUHR
BRUXELLES
DOUAI
LA PANNETERIE
BOUCHAVESNE
CHERBOURG
GRIVESNES
PARIS
VERSAILLES
AMIENS
NAVARIN
LE CHEMIN DES DAMES
LA MARNE
LES ÉPARGES
CHALONS-S-MARNE
AUXONNE
VERDUN
SEDAN
TRÈVES
LANDAU
FRANCFORT
ALLEMAGNE
FREUDENSTADT
OBERKIRCH
RADOLFZELL
BUSSANG
CONSTANCE
KEMBS
SUISSE
BREST
RENNES
SOLFERINO
LYON
PALESTRO
MAGENTA
HAUDROY ②
BAGATELLE ①
VINCENNES ③
BEAUMONT ④
St-QUENTIN ⑤
NIEDERBRONN ⑥
TROYES ⑦
TOULOUSE
ITALIE
MARSEILLE
Vers la Crimée
Vers l'Indochine

Entré en lice près de Bouchavesnes, le 20 septembre 1916, le 19e arrive à la mauvaise période. Les grands succès qui marquèrent le début de l'offensive n'ont pas duré. L'ennemi défend solidement ses retranchements actuels et chaque pouce de terrain se dispute avec âpreté. Deux grandes attaques, cependant, vont permettre aux chasseurs de prendre pied dans la tranchée adverse. Le 29 septembre, ils s'y maintiendront, donnant à la position conquise le nom de « tranchée Radet ». Mais le 7 octobre, isolés par leur fougue ils ne réussissent pas à déloger l'Allemand (1).

Pour être moins glorieuse, la vie de tous les jours n'est pas exempte de périls. A trois kilomètres du Mont-Saint-Quentin, le boyau Radet est surveillé sans arrêt par les observateurs germains. La carrière de Bouschavesnes, P.C. du commandant Ducornez, se transforme en nid à obus. Plus à l'ouest, la grand'route de Péronne, qu'agents de transmission et ravitailleurs franchissent quotidiennement, est battue en permanence par les mitrailleuses ennemies. Le secteur de Soupir n'est pas plus calme, lorsque le 19e y débarque, en mars 1917, après sa mutation à la 166e D.I. Nos positions du Balcon et du Boqueteau servent d'enjeu aux coups de main nocturnes. Mais les Allemands se heurtent à la violente résistance des chasseurs et perdent bientôt tout espoir de nous rejeter au sud de l'Aisne.

Qu'ils soient d'abord capables de défendre leurs collines ! Au nord de la rivière, trois armées françaises grimpent à l'attaque. Le 25 avril, les hauteurs sont conquises. Un nouveau bond nous portera sur le Chemin des Dames. Le 5 mai, le bataillon tout entier sort des tranchées de la ferme Gerlaux. A grande allure, il se précipite sous les obus de notre artillerie. Sa vitesse est si folle que le tir de barrage allemand s'applique derrière son passage. Boyau de Scutari, Chemin des Dames, tranchées du Salpêtre sont enlevés par surprise, les Boches attendant patiemment la fin du bombardement pour sortir de leurs abris. Mitrailleuses enclouées sans avoir pu tirer, blockhaus nettoyés à la grenade, prisonniers en surnombre, aucun succès ne retarde l'ultime assaut contre la ferme Saint-

(1) Parvenu seul jusqu'aux lignes ennemies sous un déluge de feu qui cloue à leurs bases les unités voisines, le bataillon mérite sa troisième citation.

Martin. Obus et voltigeurs pénètrent en même temps dans la bâtisse ennemie. Rien ne résiste à leur choc. Les Allemands capitulent ou s'enfuient dans les bois.

Si dure que soit une offensive, elle n'exige qu'un effort momentané. La vie des tranchées est plus lancinante, avec ses gardes perpétuelles, ses alertes, ses dangers fréquents. Tout le mois de mai au Chemin des Dames, dans les Vosges jusqu'en mars 1918, les chasseurs veillent et combattent. Aucune patrouille n'entame leurs lignes, aucune contre-attaque n'ébranle leurs positions. Tant que le bataillon la protège, la ferme Saint-Martin résiste à l'encerclement : trois jours après la relève, elle tombera au pouvoir de l'ennemi (1).

Le séjour en montagne développe le rôle des corps francs. Sur les hauts du Violu ou dans le secteur de la Fave, près de Saint-Dié, coups de main, embuscades, infiltrations profondes exercent nos chasseurs dont le moral ne faiblit pas. Les mutineries ne sont guère à craindre au 19e B.C.P.!

●

Le conflit touche à son dénouement. Inquiet de l'hostilité américaine, Ludendorff veut forcer la victoire avant le débarquement du général Pershing. Ses offensives manqueront leur but. Toujours, à la dernière extrémité, un miracle arrêtera l'invasion : Grivesnes, la Marne. Affaiblies par l'échec, les troupes allemandes se laisseront balayer dans le raz-de-marée libérateur.

Le 21 mars, premier coup de boutoir. L'ennemi attaque en direction d'Amiens. Les Britanniques reculent. Des renforts sont acheminés en toute hâte, au milieu des populations qui fuient le champ de bataille. Placé à la disposition de la 1re armée, le 19e quitte les Vosges et s'installe près de Montdidier.

La situation est tragique. De La Fère à la vallée des Trois-Doms, les Allemands viennent de gagner soixante kilomètres. Il n'y a plus d'Anglais ; tous ont reflué vers le nord pour protéger Dunkerque. Les réserves françaises commencent à débarquer. Contre la garde prussienne qui débouche de Montdidier, à peine ralentie par deux auto-

(1) Une quatrième citation résume l'histoire de cette ferme, consacrant à la fois l'ardeur de la conquête et la vigilance de l'occupation.



mitrailleuses et quelques territoriaux, les chasseurs du 19e érigent en forteresse le village de Grivesnes (1). Le 31 mars, jour de Pâques, l'assaut est déclenché. Les grenadiers ennemis s'emparent de la barricade, pénètrent dans la grand'rue, assiègent le château. Rien n'arrêtera donc leur poussée ? Au château de Grivesnes, deux sections tirent par les fenêtres. Soudain le feu redouble, les défenseurs délirent d'enthousiasme. Avisant un pinao intact, le sous-lieutenant Lévy-Finger s'est mis à jouer la Marseillaise. La Sidi-Brahim lui succède, reprise en chœur par les assiégés. Alors, du sud, apparaissent les premiers éléments d'une contre-attaque. Les chasseurs se précipitent vers eux. Le parc est nettoyé. Grivesnes est reconquis. En Picardie comme dans les marais de Saint-Gond, aux heures les plus critiques de la Grande-Guerre, le 19e a brisé la garde prussienne victorieuse.

A Mailly-Raineval, dernière tentative : l'ennemi rompra-t-il le cercle qui l'enclôt ? Le bataillon marche au canon. Les Allemands qui progressent dans les bois de Thory découvrent subitement les chasseurs devant eux. Le 4 avril, le 19e les force à la retraite. Le 5, il prend l'offensive. Appuyé par les chars, en liaison avec deux bataillons d'infanterie, il rétablit définitivement nos positions menacées.

Cinq cents morts ont acheté ces deux victoires, que rappelle une nouvelle citation à l'ordre de l'armée. L'invasion germanique enrayée, le bataillon va se reconstituer. Deux mois en Lorraine, dans la forêt de Parroy, trente jours devant Montdidier permettent aux unités de recevoir et d'instruire les jeunes de la classe 1918. Tandis qu'en Champagne les Allemands frappent leur dernier coup, perdant une nouvelle fois la bataille de la Marne, les troupes de Picardie se préparent à l'attaque.

Le 7 août débute la reconquête. Sous le feu des mitrailleuses, le 19e franchit la vallée des Trois-Doms (2), poursuit

(1) En liaison avec un bataillon du 350e R. I. qui tient les lisières nord du pays.

(2) Après deux jours de combats sanglants le 19e réussit à prendre pied sur les crêtes orientales de la vallée. L'ennemi a fui pendant la nuit. La plaine est vide, les villages sont intacts. C'est la poursuite qui commence, avec la certitude de la victoire prochaine. Pour commémorer la joie profonde qui étreignit alors les chasseurs, l'Amicale du bataillon voulut, après la guerre, ériger sur ces crêtes un monument du souvenir. C'est la « Pierre de Bussang », monolithe dressé face à l'Alsace en 1895, qui marque maintenant à Gratibus « l'envol du 19e vers la Libération ».



l'ennemi à travers les plateaux, mais se heurte le 28 au bouchon retardateur qui défend le canal du Nord. Deux positions allemandes : bois des Queuettes et ferme de la Panneterie gardent le mamelon du tunnel. Pendant un kilomètre, en effet, le canal devient souterrain. Le monticule boisé qui l'enjambe commande à la fois les deux rives. Cinq jours durant, les Boches vont résister aux assauts les plus meurtriers. Ordre leur a été donné de tenir coûte que coûte. 2e et 4e compagnies devant la Panneterie, 1e, 3e et 5e au bois des Queuettes s'acharnent en vain contre leur ténacité. Huit fois le 19e part à l'attaque. La Panneserie est prise et perdue, le bois des Queuettes pris, perdu et reconquis. Le 3 septembre, épuisés tous les deux, les adversaires quittent le champ de bataille. Le 19e est relevé par le 171e R.I. : quelques heures plus tard, l'ennemi se décide au repli. L'héroïsme des chasseurs a porté ses fruits, méritant au fanion une nouvelle citation.

Du même élan victorieux, le bataillon participe à la prise de Saint-Quentin, perce la ligne Hindenburg, franchit l'Oise près de Guise, enfonce la position Hermann et poursuit l'ennemi en retraite dans les campagnes de Thiérache. La guerre change d'aspect : aux ruines fumantes succèdent les villages pavoisés et les cris d'enthousiasme. Fourmies délivrée le 9 novembre, la frontière belge atteinte le 10 marquent les dernières étapes de la revanche.

●

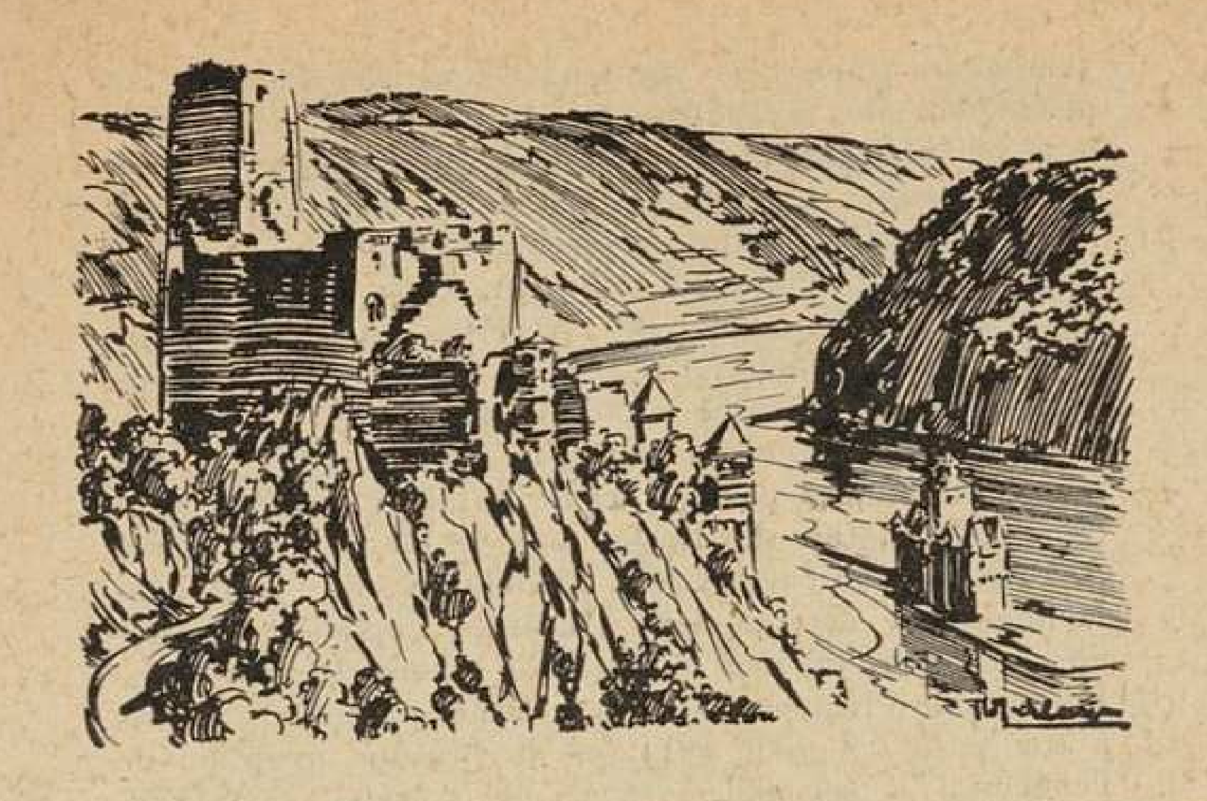
Quatre ans d'épreuves s'effacent dans une minute historique. Le 7 novembre, devant la Capelle, le 19e accueille, au nom de l'armée française, l'envoyé du kaiser qui demande l'armistice. Les 8 et 9 novembre, maintes fois le combat cesse la pour livrer passage aux négociateurs. Le 9, même, le commandant doit employer la ruse pour faire réintégrer ses lignes au capitaine Von Helldorf, malgré le tir d'une mitrailleuse allemande qui déchiquette son drapeau blanc.

La fortune des armes a voulu que le 19e encore prélude à la victoire. Sous les ombrages de la forêt d'Haudroy, le « Cessez le feu » du clairon Pierre Sellier termine la première guerre mondiale (11 novembre à 11 heures.)

Quatre années s'achèvent, qui furent pour tous quatre années de souffrances plus ou moins glorieuses. Lorsqu'au matin du 12, sur la place de Fourmies, le général Cabaud (1) passe la première revue, épinglant au fanion deux étoiles et quatre palmes, il n'est pas un chasseur qui n'évoque les trois mille morts du bataillon, tombés victimes de leur fidélité à l'ardente devise : « En avant toujours ! Repos ailleurs ».

(1) Commandant la 166e Division.





A l'armée du Rhin

L'armistice de Rethondes a mis fin aux hostilités, il n'a pas effacé les horreurs de la première guerre mondiale. Bouleversée par quatre années de lutte, l'Europe soigne ses blessures; mais les moissons ne fleuriront pas du jour au lendemain sur les champs de bataille. La paix nouvelle est fragile. Aux troupes victorieuses il incombe d'assurer ses premiers pas.

Cantonné près de la Capelle, le 19e se croit invité au défilé de la victoire. A petites journées, il prend la route de Paris. Un contre-ordre lui parvient en cours d'étape qui l'oblige à rebrousser chemin : le bataillon est désigné pour tenir garnison en Belgique et contrôler les opérations de démobilisation.

Après quelques semaines d'attente à Leuwergem, les unités vaquent à leur mission. La portion centrale gagne Bruxelles, la 3e compagnie revient à Roubaix, la 4e et la C.M.2 s'installent à Louvain. A la gare de Bruxelles-Schaerbeck comme à celle de Louvain, nos chasseurs

visitent les trains : ils vérifient les papiers d'identité et distribuent du ravitaillement. A Roubaix au contraire, la 3e démobilise pour son propre compte : les classes les plus anciennes sont libérées progressivement et le bataillon se vide petit à petit de sa meilleure substance.

Les effectifs diminuant, plusieurs corps fusionnent en un seul. Les bataillons de réservistes disparaissent au profit des bataillons d'active. A Bruxelles la portion centrale du 19e absorbe le 60e B.C.P.

Recrue d'un nouveau genre, le Manneken-Pis (1), lui-même, est annexé par le chef de bataillon. Voulant marquer la sympathie des Belges pour le 19e, le bourgmestre de Bruxelles avait présenté la candidature du « petit bonhomme ». Le commandant Ducornez applaudit à cette idée, et l'ordre du jour du bataillon nomme le Manneken-Pis caporal d'honneur, avec la citation suivante : « Surpris à son poste en août 1914 par la brusque irruption de l'ennemi, l'a accueilli avec le plus grand sang-froid, marquant dans un geste d'une suprême désinvolture son insouciance complète du danger. Fier de son passé, jaloux de sa gloire, conscient de la nécessité, que lui imposait son titre de plus ancien bourgeois de Bruxelles, de donner l'exemple à ses concitoyens, a, pendant plus de quatre ans, sans défaillir, maintenu sa position malgré les tentatives réitérées d'un ennemi qu'aucun scrupule n'arrêtait. Aussi modeste dans le triomphe que fort dans l'adversité, reste aujourd'hui, dans l'éclat de la victoire, un caporal modèle par l'observatoin stricte et rigoureuse de sa consigne ».

Une tenue bleue spéciale, retouchée sur mesure par le maître-tailleur, est offerte à la ville de Bruxelles, qui en parera la statue chaque année au 14 juillet.

Pour agréable que soit le séjour de Bruxelles, l'armée française ne saurait s'y implanter. Le 8 mars 1919, abandonnant le Manneken-Pis, le bataillon rentre en France. Débarqué à Metz, il passe plusieurs jours dans la vieille caserne de l'Esplanade, puis gagne Saint-Avold en deux étapes.

Nouvellement affectés à la 28e division (14e corps), les chasseurs s'y font mal noter. Quelques turbulents de l'ex-60e voulant mener aussi joyeuse vie à Saint-Avold

(1) Fontaine qui représente un jouvenceau en train de satisfaire ses besoins naturels.

qu'à Bruxelles, le général Lacapelle s'en offusque et relègue à Bitche le bataillon coupable.

Une mission tactique arrache fort heureusement nos exilés à leur solitude. Après avoir absorbé les 120e et 121e B.C.P., le 19e est mis à la disposition de l'armée d'occupation pour garder la frontière jusqu'à la signature du traité de paix. Du 15 avril au 15 juin, les compagnies assurent la police et la douane entre Forbach et Sarreguemines. La ratification des accords de Versailles permet au commandant de regrouper son bataillon dans cette dernière localité.

Fier de cet honneur, le conseil municipal de Sarreguemines entreprend une démarche au ministère de la guerre pour faire adopter sa ville comme garnison définitive du 19e B.C.P.

Vaine démarche. Le 13 juillet, nos chasseurs s'embarquent à nouveau. Par delà Sarreguemines et la 28e D.I. voici maintenant Germersheim et la 47e division de chasseurs (général Dillemann). L'armée d'occupation s'est attaché ce bataillon qui n'était, jusqu'alors, qu'« à sa disposition ». Les Lorrains conduisent à la gare leur cher 19e, ils attendront pieusement le départ du train pour commencer à pavoiser en l'honneur de la fête nationale.

Le séjour de Germersheim fait date dans notre histoire. Si l'absorption des derniers éléments du 32e B.C.P., vieux compagnon d'armes de Saint-Quentin, que le 19e; relève sur les bords du Rhin, ne constitue pas un événement capital, si la garde au pont de bateaux est médiocre mission pour les chasseurs de Grivesnes, c'est à Germersheim que le bataillon troque son bonnet de police contre le grand béret. Devenu 19e B.C.A., il s'équipe sur le mode alpin : des mulets remplacent ses voiturettes porte-mitrailleuses.

Puis, le 15 septembre, les nouveaux alpins remontent la Queich et s'installent à Landau pour rendre les honneurs au général Gérard qui commande la 8e armée d'occupation.

Et, lorsqu'au mois d'octobre la cessation des hostilités est enfin reconnue sur le plan administratif, que les deux armées d'occupation font place à l'« armée du Rhin », le quartier général de Landau est dissous et la 47e division se regroupe entre Nahe et Moselle. Fanfare en tête, le 19e B.C.A. défile dans les rues de Trèves, sa nouvelle résidence.

Le quartier Malmaison, vieille bâtisse au pied de la Mariensaule, préside à un renouveau. Les jeunes de la classe 1919 sont bien incorporés depuis le mois de juin, mais les déplacements continuels du bataillon n'ont pas favorisé leur instruction. Sur les bords de la Moselle par contre, la vie normale reprend son cours. Le départ du commandant Ducornez, admis sur titre à l'école de guerre, revêt l'allure d'un symbole : le chef qui conduisit le 19e à la victoire disparaît au retour de la paix. Le temple de Janus ferme ses portes; au champ de bataille succède le terrain de manœuvre.

●

L'armée d'occupation reste pourtant sur le qui-vive. Le chef de bataillon Vétillart aura l'occasion de le vérifier. En quatre ans, le 19e changera trois fois de garnison et ses éléments d'intervention prendront part à quatre expéditions punitives.

Dans les premiers jours de l'an 1920, la 2e compagnie rentre de Wittlich, où elle gardait une prison politique, et le bataillon tout entier gagne les rives de la Nahe. Sobernheim reçoit les unités de voltigeurs et Staudernheim les compagnies de mitrailleuses, pendant qu'à Mayence la 3e compagnie assure le fonctionnement du réseau ferré.

C'est une curieuse parenté que celle des chemins de fer et du 19e B.C.A. Parce qu'ils ont une fois, prêté leur concours à la D.G.C.R.A. (1), les chasseurs seront invoqués jusqu'à la fin de l'occupation comme les saints patrons du rail. Chefs de gare et plantons figurent pour ordre sur les contrôles du bataillon, ils portent même au col les écussons 19, créant parfois une nouvelle réputation aux diables bleus.

Le 1er juin, variation sur un thème connu : le bataillon fait mouvement. Les compagnies de voltige gagnent Bad-Kreuznach et les mitrailleuses s'installent à Ebernburg et Bad-Munster. Non sans avoir auparavant planté pavillon français sur le Rathaus de Francfort.

Dix-huit mois après l'armistice, l'Allemagne se rebelle

(1) Direction générale des communications et du ravitaillement de l'armée.

déjà : les troupes de la Reichswehr pénètrent dans la Ruhr interdite. Les vainqueurs ne protestent pas, ils agissent. Dans la nuit du 14 avril, Francfort et Darmstadt sont annexées à la zone d'occupation française. Le 19e B.C.A. se charge de Francfort. Débarqué seul au petit jour, il se répand dans la ville et s'empare bientôt des points stratégiques. Une émeute, le lendemain, est rapidement écrasée. Le 25e R.T.A. relève les chasseurs, quinze jours après, dans une ville parfaitement calme.

L'année suivante il faut tout recommencer. Le gouvernement de Berlin a refusé de souscrire au programme de réparations. Des 226 milliards exigés, les Allemands veulent bien rembourser 30, mais pas plus. Résolu à employer la force le conseil suprême interallié donne l'ordre d'occuper Duisburg, Ruhrort et Dusseldorf. Sans « réunir » la Ruhr, ce qui déplairait aux Anglais, nous en tiendrons du moins les clefs. En outre, tous les postes douaniers du Reich aux frontières de la zone sont placés sous contrôle allié. A défaut d'un tribut officiel, les taxes des douanes rempliront la caisse des réparations.

Quittant Kreuznach de toute urgence, le 19e passe dans les mois d'avril, mai et juin dans la Ruhr, tantôt à Duisburg, tantôt à Ruhrort.

Son retour sur la Nahe ne marque pas la fin de ses pérégrinations. En décembre 1921, Bad-Kreuznach est abandonnée, le 19e regagne Trèves. C'est le quartier Sidi-Brahim qui abritera désormais le fanion bleu-jonquille. Le bataillon ne rentre pas au complet dans sa bonne ville. Depuis le mois de janvier, la valeur d'une compagnie a été envoyée en Haute-Silésie renforcer le 29e B.C.A. Gleiwitz, Ribnik, Ratibor sont donc aussi des garnisons du 19e. A la fin du plébiscite polonais, en 1922, nos chasseurs repartiront comme ils étaient venus.

Les belles promesses de l'Allemagne sont restées sans lendemain. En octobre 1922, le Trésor arrête ses paiements au titre des réparations, en arguant de la baisse du mark. En décembre les livraisons de bois viennent à manquer; en janvier, c'est le tour des livraisons de charbon. Le 10 janvier, les alliés se décident à envoyer « une commission d'ingénieurs pour contrôler la Ruhr », les troupes d'occupation étant chargées de maintenir l'ordre dans la vallée.

Dès la première heure, le 19e pénètre dans le bassin minier. Deux étapes le conduisent à Gladbeck, puis à Herten, où il prend ses quartiers d'hiver (à telle enseigne qu'ayant abandonné Herten pour Recklinghausen au mois d'avril, il y retournera au commencement de septembre). Seul ou avec d'autres unités, il donne la chasse aux policiers allemands qui tiennent les nombreuses casernes de la Ruhr. Recklinghausen, Wann, Bochum et Dortmund sont le théâtre d'exploits aboutissant à la capture des Schupos et à leur transfert au nord de la Lippe.

Le 5 janvier 1924, relevé après douze mois, le bataillon regagne Trèves. C'en est terminé des expéditions punitives. Cinq ans après la guerre, voici enfin la paix.

●

Libérés de toute obligation policière, les chefs de corps du 19e vont pouvoir se consacrer désormais à l'instruction des recrues. Depuis 1919, les problèmes posés par l'incorporation brutale de jeunes civils à une troupe en guerre ont fait l'objet d'expériences nombreuses. Une armée susceptible d'entrer en campagne sans préavis doit-elle se laisser affaiblir par un apport de bouches inutiles ? Ne devrait-on pas plutôt, même au détriment de son effectif total, lui réserver les contingents précédemment instruits ?

Le 19e a essayé tour à tour les différentes solutions. La classe 1919 a rejoint Sarreguemines après un séjour préliminaire dans un centre spécial. La classe 1920 fait antichambre à Saint-Avold, garnison officielle du 146. Dans les vastes quartiers inoccupés par ce régiment, les 19e, 25e et 29e B.C.A. détachent leurs cadres instructeurs. Les capitaines adjudants-majors président ce rassemblement, et les bleus ne franchissent la frontière qu'à trois mois de service. Ce régime débarrasse les compagnies de leurs recrues, mais il prive le bataillon d'un grand nombre de gradés. Aussi l'abandonne-t-on l'année suivante. Les jeunes arriveront désormais en civil, escortés par des chasseurs du 19e depuis leur gare de rassemblement.

Dès que les premiers rudiments sont assimilés, les nouveaux deviennent des guerriers et les environs de Trèves ne leur suffisent plus. Toutes les fois qu'il lui sera

possible, le 19e s'offrira un séjour aux camps de Bitche de Ludwigswinkel son voisin, ou de Drove, près de Duren. Ce voyage annuel fournit l'occasion d'une marche d'endurance, l'un des deux trajets — aller ou retour — s'effectuant à pied. En 1928, pour son dernier séjour à Bitche, le bataillon bat son propre record : pressé de regagner Trèves, il brûle la dernière étape, couvrant ainsi 50 kilomètres à pied dans la même journée.

Plus que Bitche ou Ludwigswinkel, Drove est le fief des spécialistes : en 1925, tous les mitrailleurs de la division y sont réunis pour une instruction commune sous la direction d'un commandant de l'état-major.

Les grandes manœuvres, enfin, couronnent tous ces efforts. Manœuvres de l'Eifel en 1925, où l'armée du Rhin côtoie les précipices, jusqu'à la prise d'armes solennelle du 20 septembre qui voit M. Tirard, sur le plateau de Call, remettre au 30e B.C.A. le nouveau drapeau des chasseurs. Manœuvres de 1927, où la 47e division d'infanterie s'exerce seule dans la région de Daun, avant d'interdire le passage de la Moselle aux envahisseurs du 33e corps. Manœuvres de la 4e division de cavalerie en 1928, où sont tentées diverses expériences de motorisation, la 9e demi-brigade de chasseurs (12e, 14e, et 19e B.C.A.) jouant le rôle d'infanterie portée grâce aux moyens automobiles du train des équipages. Les unités de l'infanterie et du train sont étroitement jumelées ; en s'habituant au travail en commun, leurs cadres se familiarisent avec les missions de la cavalerie. Si l'actuelle division blindée n'est pas directement issue des expériences de 1928, le moderne 19e bataillon de chasseurs portés y reconnaît bien une marque de prédestination.

●

Ainsi évoluent les armées, qu'une déclaration de guerre enfle démesurément, et qui, tous les jours de la paix revenue, rétrécissent comme une peau de chagrin. Depuis le 11 novembre 1918, chaque tableau d'effectifs prend à cœur d'amputer une nouvelle fois les malheureux bataillons. Dans le même temps qu'il gagne le béret alpin, le 19e perd sa 6e compagnie de voltigeurs (été 1919). L'année suivante voit la dissolution des 10 groupes de chasseurs cyclistes ;

5 unités autonomes les remplacent, qui rompent tout lien avec leur bataillon d'origine. En mai 1922, sous prétexte d'adopter le type « nord-est » et de remplacer les mulets par des voiturettes, le 19e renonce encore à trois compagnies : 4e, 5e, et C. M. 2. Il est vrai qu'en échange la même décision crée le commandement nouveau de la demi-brigade : un état-major compense trois compagnies de combat.

Le coup de grâce est porté en 1929. L'évacuation de la Rhénanie — cinq ans avant la date prévue — rend inutiles les troupes d'occupation. Le 21 septembre, le commandant de Gaulle est avisé de la prochaine dissolution de son bataillon : licencié par retrait d'emploi, le 19e n'a plus que cinquante jours à vivre. Cette décision cruelle provoque la chute du ministère. Accusé par Louis Marin d'abandonner la Rhénanie contre le vœu de la nation, le cabinet doit démissionner. Son successeur annule aussitôt toutes les mesures d'évacuation. Sursis est notifié le 5 novembre aux unités en pleine liquidation.

Il est presque trop tard. Quelques officiers, mutés en France ou en Afrique du Nord, roulent déjà vers leur nouvelle garnison. Le commandant de Gaulle a quitté l'Allemagne pour la Syrie, répétant sur le quai de la gare « J'aurai été le dernier commandant du 19e B.C.A. » A l'incorporation de 1929, porté disparu, le 19e ne recevra aucune recrue. C'est donc un bataillon fantôme, réduit à deux compagnies et deux sections de mitrailleuses, qui hante désormais le quartier Sidi-Brahim.

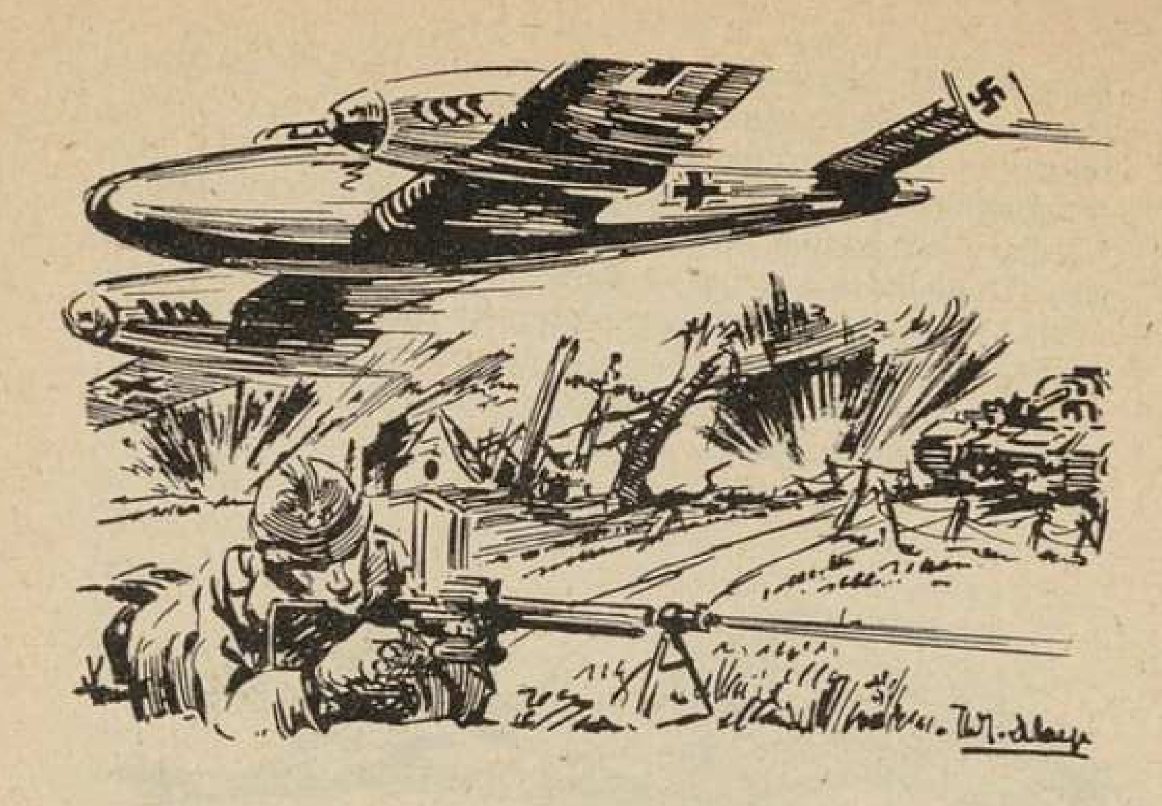
1930 revient à la charge. Le 1er juillet ne doit plus voir un drapeau tricolore sur le sol germanique. Les six derniers bataillons de chasseurs de l'armée du Rhin (1) vivent leur dernier jour le 31 mars, fête de Grivesnes. Tandis que certains d'entre eux s'intègrent, en Bretagne, aux régiments d'infanterie (12e et 14e B.C.A. au 71 R.I., 28e au 48e R.I.), quitte à porter leurs tenues bleues deux ans encore pour en user la trame, le 19e est complètement dissous. Les éléments liquidateurs sont repliés sur le 16e B.C.P. à Metz, partie des archives étant déposée au centre mobilisateur 204 de Nancy.

Ainsi meurt le 19e, aux derniers jours de l'occupation.

(1) 9e demi-brigade (12e, 14e, 19e B.C.A.) et 10e demi-brigade (3e, 11e, 28e B.C.A.), la 8e (5e, 17e, 30e B.C.A.) ayant été dissoute lors de l'évacuation de Cologne.

Le sort lui a épargné d'amener ses couleurs et de gagner la gare aux yeux réjouis des Allemands. Nul ne le voit battre en retraite, dans cette ville de Trèves qu'il a toujours étonnée. La fanfare, qui conduisit le commandant Vétillart sur le quai aux accents de « Bon voyage, Monsieur Dumollet », n'a pas à sonner un ultime embarquement. Fidèle à sa devise, maintenant que prend fin la garde au Rhin, le 19e ne va pas chercher du repos « ailleurs » ; il se saborde. On pensera bien à lui pour une prochaine guerre.





La Campagne de 1940

Dans le perpétuel remous des crises financières et des luttes politiques, en pleine incohérence d'un monde qui cherche sa voie, la génération de 1930 marche à la guerre. Autant la victoire de 1918 ouvrit pour les armées l'ère du licenciement, autant la menace de conflit va-t-elle rendre au public le sens des problèmes militaires.

Huit ans après l'évacuation de la Rhénanie, qui pense encore au 19e ? Ses archives ont fait le tour des salles d'honneur du 16e B.C.P. à Metz (avril 1930), du 29e à Sélestat (octobre), puis à Gérardmer (1933). Les plaques de marbre, où le commandant de Gaulle fit graver, en 1929, le nom des chasseurs morts pour la France, dorment en paix à la citadelle de Verdun. Le vieux fanion assiste à toutes les prises d'armes du bataillon de tradition. Là 1e compagnie du 29e B.C.P. porte sur le bras gauche l'écusson 19. Hors ces quelques vestiges, rien ne rappelle les fastes d'antan.

L'année suivante, tout est changé. La mobilisation augmente les effectifs. Des bataillons nouveaux se forment qui relèvent d'anciennes lignées. Le 19e ressuscite au camp de Mailly, le 6 octobre 1939, grâce aux disponibles des 8e, 16e, et 30e B.C.P. (Toul et Saint-Nicolas de Port). Aux ordres du commandant Giabicani, il compose, avec le 3e et le 69e, la 24e demi-brigade « Alsace-Lorraine » (colonel Laffargue), affectée elle-même à la 6e division d'infanterie nord-africaine (général de Vernilhac).

Regroupée autour de Sissonne à partir du 1er novembre, la division passe trois mois et demi à l'instruction. La guerre est bien engagée, mais aucun des adversaires ne semble résolu à prendre l'initiative. Le 19e en profite pour mieux se préparer. La campagne environnante sert de théâtre aux exploits des réservistes, dont les connaissances militaires ont, pour la plupart, singulièrement besoin d'être révisées.

Le 20 février 1940, le stage probatoire se termine. La 6e D.I.N.A. quitte les arrières de la 9e armée pour monter en ligne dans le secteur de la 3e (1). Délaissant Montcornet, cantonnement de ses enfances, le bataillon se rapproche graduellement des avant-postes. Un « séjour-antichambre » à Charly, près de Metz, le conduit d'abord aux limites de la zone fortifiée (Anzeling, 22 février). La pioche à la main comme ses anciens de Crimée, le 19e commence la guerre en construisant force casemates. Puis, la 6e D.I.N.A. relève la 1e D.I.C. (2) aux frontières de la Sarre : voici le bataillon en plein « détachement avancé Burtoncourt ». Par roulement, une compagnie fournit les postes de surveillance, quand les trois autres stationnent au village de Guichnig.

C'est alors, qu'à peine engagés, nos chasseurs reçoivent le baptême du feu. Dans la nuit du 27 au 28 février, à Filstroff, la 1re compagnie repousse une attaque de patrouilles allemandes. Probablement renseigné sur l'arrivée du 19e, l'ennemi tenait à souhaiter la bienvenue. La réception nocturne lui suffit sans doute, car nul ne troublera plus jamais le secteur du bataillon.

Relevé aux avant-postes le 19 mars par le 69e B.C.P., le 19e continue à Westroff et Bockange ses travaux de fortification. Puis, le 14 avril, c'est la demi-brigade toute

(1) 3e armée (général Condé), 6e corps d'armée (général Loiseau).
(2) Division d'infanterie coloniale.

entière qui abandonne les premières lignes et se dirige sur Landivisiau.

Les Allemands viennent de débarquer en Norvège (9 avril), et le commandement allié voudrait les en chasser. Encore faut-il recruter un corps expéditionnaire. La 1re division légère de chasseurs, autrefois destiné aux combats de Finlande, se chargera bien du débarquement. La 13e demi-brigade de légion étrangère l'assistera dans la conquête des têtes de pont. Mais les opérations sur le sol norvégien réclament d'autres effectifs. Le général Gamelin décide de créer d'urgence deux nouvelles divisions légères.

Le 14 avril, une note de service retire du front la demi-brigade « Alsace-Lorraine », mise à la disposition du général Durand, commandant la 2e division légère de chasseurs. Malingres et pères de trois enfants laissés pour compte au général Condé, les chasseurs reconnus aptes vont s'équiper à Landivisiau. Ce n'est pas la première fois que le 19e coiffe le grand béret. Las ! les mulets qu'il touche en Bretagne ne lui serviront pas plus que ceux de Germersheim.

L'embarquement devant avoir lieu le 1er mai, les bataillons qui ont perçu leur matériel gagnent Brest à petites journées. Le 19e couche à Plouneventer le 24 avril, à Plabennec le 26, charge ses véhicules le 28 sur le vapeur « Cap Taffenleh » et le 30 ses mulets sur le « Compiègne ». Le 1er mai à 11 heures, tous les chasseurs à bord attendent le signal d'appareillage.

Au lieu du signal, le contre-ordre. Les dernières nouvelles de Norvège peignent une situation bien compromise. Dans la journée du 1er mai, les troupes franco-britanniques ont abandonné Trondjhem et commencent à évacuer Namsos. Quel peut être le rôle de la 2e D.L.C. ? En attendant la décision du commandement, le 19e débarque et rentre à Plabennec. Mulets et matériel restent à bords sous la garde de quelques chasseurs.

Huit jours plus tard, nouveau départ, la demi-brigade rejoignant en Ecosse sa future base d'opérations. Le convoi lève l'ancre au port de commerce de Brest, salué par les autorités militaires et la musique des équipages de la flotte. Un croiseur auxiliaire, trois torpilleurs et deux hydravions patrouillent en mer sur les flancs des paquebots. Après quarante-huit heures d'une agréable

traversée, par beau temps et mer très calme, le 10 mai à onze heures, les navires français pénètrent dans la Clyde. Mission accomplie, les torpilleurs d'escorte font demi-tour, tandis que les paquebots jettent l'ancre au mouillage de Greenock.

Les événements se précipitent. L'Allemagne vient de déclencher sa grande offensive. Belgique, Hollande et Luxembourg sont envahis. Les troupes alliées reculent en direction de la Meuse ; pourront-elles se maintenir sur cette coupure ? Dans la rade de Greenock, le 19e se demande s'il ne vaudrait pas mieux retourner en France.

Le 14 mai, les généraux s'obstinent à vouloir « colmater » la brèche de Sedan. Nos chasseurs resteront en Ecosse. Ordre est donné de débarquer. Du port de Gourock, où le « Compiègne » s'est rendu, la voie ferrée conduit le 19e au camp de Gailes, près Troon (Ayrshire). Les tentes sont dressées en bordure de la mer. Par mesure de précautions, mulets et matériel resteront encore quelques jours à bord.

Le 15 mai, la bataille de la Meuse est perdue. L'ennemi contrôle le fleuve de Namur à Sedan. La 2e division légère va regagner la France. Ordre est donné de rembarquer. Les mêmes wagons ramènent leurs passagers à Gourock et le convoi se reforme dans l'estuaire de la Clyde. Le 16 après-midi, sous la protection de trois torpilleurs britanniques, le corps expéditionnaire vogue dans la mer d'Irlande.

Croisière sans autre histoire que la disparition d'un navire, abordé par le travers, qui rejoindra le lendemain, son étrave un peu défoncée, débarquement en rade de Brest, cantonnement à Saint-Divy sont les préliminaires de la grande partie qui va se jouer maintenant.

Renonçant à libérer Dunkerque de l'étau qui se resserre malgré les contre-attaques du général de Gaulle, le commandement cherche à établir un nouveau front de la Somme à la ligne Maginot. Toutes les troupes disponibles participent à cet ultime barrage.

Dès leur retour d'Ecosse, 2e division légère et 5e demi-brigade, échappée de Namsos, fusionnent en une 40e division « bleue ».

Concentrée autour de Mantes, la nouvelle unité dispose de quelques jours pour moderniser son équipement (1).

(1) Elle acquiert en particulier des voiturettes modèle 1907 et des chenillettes sur lesquelles la 24e demi-brigade imagine de fixer un fusil-mitrailleur, à la grande admiration des services de l'armement...

Les chasseurs en profitent pour s'instruire des nouvelles formes du combat antichar. A titre d'exercice, chaque bataillon organise la défense d'un secteur de la basse-Seine. Le 19e se charge du pont des Mureaux. Forêt de Saint-Germain et bois de Verneuil procurent aux bivouacs un camouflage suffisant, puisque la demi-brigade échappe toute entière au bombardement aérien du 3 juin.

La campagne de France touche à son dénouement. Dunkerque au pouvoir de l'ennemi, c'est la Werhmacht entière qui se rue vers le sud. L'attaque est déclenchée au matin du 5 juin. La 40e D.I. n'est pas encore arrivée.

Alerté depuis quelques heures, le 19e s'est embarqué la veille sur des camions du train. Des Mureaux vers la Somme, il roule toute la nuit. Mais l'encombrement des chemins ralentit la colonne. A frayer sa voie parmi les réfugiés, le bataillon perd deux cuisines roulantes et deux canons de 25. La course en avant s'arrête au village de Beaucamps-le-Vieux (Somme). Une escadrille allemande suit avec intérêt les opérations de débarquement, et le 19e aurait éprouvé de lourdes pertes sans l'intervention de la royal air force.

A 17 heures, le commandant Giabicani reçoit l'ordre de s'installer en défensive sur la ligne du Liger (1). La mission est impérative : il s'agit de tenir coûte que coûte. 31e et 40e D.I. forment un front continu derrière le ruisseau pour recueillir les troupes de la Somme en reflux. Les journées des 5, 6, et 7 juin sont employées à organiser la position. La 1re compagnie, à droite, occupe le village du Quesne, en liaison avec le 13e B.C.A.; la 2e compagnie, à gauche, tient Aubin-Rivière et le Mazis, en liaison avec le 3e B.C.P. Au centre et en arrière, 3e compagnie et mortiers interdisent l'approche de Beaucamp-le-Vieux. Le moral est excellent, nos chasseurs croyant bien être revenus d'Ecosse pour briser l'offensive allemande.

Chaque jour cependant voit augmenter le nombre des petits éléments en retraite vers le sud. Le 7, à 2 heures du matin, le détachement retardateur de la 2e D.I.C. (général Berniquet) franchit à son tour les ponts du Liger qui sont minés derrière lui. Le canon tonne à l'aile droite, où 2e et 5e demi-brigades subissent déjà de furieux assauts.

(1) Petit affluent de rive droite de la Bresle.

Les avions à croix gammée survolent plus activement le secteur du bataillon. Le ravitaillement n'arrive plus; l'intendance ordonne de vivre sur le pays.

Le 8, l'attaque se déclenche. Vers 4 heures du matin plusieurs patrouilles tentent de franchir le ruisseau. Saluées par des feux bien ajustés, elles se replient vivement. Dès lors, quatre opérations successives sont montées contre nos positions. Face au seul 19ᵉ, renforcé d'une batterie de 75 du 6ᵉ régiment d'artillerie coloniale, l'ennemi engage deux ou trois bataillons d'infanterie, cinq batteries de 150 et deux escadrilles de bombardement.

Malgré le déluge de feu qui s'abat sur eux, les chasseurs repoussent tous les assauts. À 16 heures, aucun Allemand n'a pu se maintenir sur la rive du Liger défendue par le bataillon.

C'est le repli du 13ᵉ B.C.A. qui va contraindre le 19ᵉ à céder. Vers 10 heures, l'ennemi réussit à prendre pied dans le sous-quartier de Liomer, à l'aile gauche du 13ᵉ. La 1ʳᵉ compagnie du 19ᵉ, menacée de débordement sur sa droite, étire bien son dispositif, mais les Allemands profitent des bois pour s'infiltrer jusqu'aux lisières de Beaucamps. Le cinquième assaut risque donc de désorganiser la résistance. Tandis que chacun lutte avec le plus grand courage, le commandant Giabicani ordonne aux 1ʳᵉ et 2ᵉ compagnies de se replier sur Beaucamps. L'évacuation totale est même décidée. Une contre-attaque vigoureuse dégage les abords du village et le bataillon se retire sur la rive gauche de la Bresle (22 heures).

Cent cinquante et un gradés et chasseurs rejoignent seuls le cantonnement de Londinières. Les combats du Liger ont coûté au 19ᵉ les deux tiers de son effectif. Mais les pertes ennemies sont égales et l'offensive allemande sur Beaucamp-le-Vieux est brisée. La Wehrmacht n'atteindra la Bresle que le 9 dans l'après-midi, au lieu du 8 à 16 heures comme prévu.

Tandis que l'infanterie allemande progresse avec lenteur, gênée dans son avance par des luttes sans espoir, les divisions blindées sillonnent le bassin parisien, au mépris de tous les barrages. Quand le 19ᵉ se remet en marche, dans la soirée du 9 juin, von Kleist est près d'atteindre la Seine. Les « Panzer » contrôlent tous les chemins. De quelles précautions les colonnes françaises ne devront-elles pas entourer leur retraite !

Fractionné en deux éléments pour éviter l'embouteillage, le 19e ne se reformera plus.

Aux ordres du chef de bataillon, la première colonne traverse dans l'obscurité une route surveillée par l'ennemi. Grossie de plusieurs détachements en déroute, elle gagne à la boussole le village d'Auzonville. La Wehrmacht encore l'y a précédée. Nul ne peut franchir le pont ; deux escadrons de chasseurs à cheval qui l'ont tenté sont revenus sans leurs officiers. Le commandant Giabicani ne se laisse pas arrêter. Renvoyant les cavaliers à la charge, il va faire passer la colonne. L'attaque réussit pleinement : les escadrons forcent le barrage. Mais au lieu de protéger la tête de pont, ils continuent leur chevauchée vers la sortie du village. Quand les troupes à pied commencent à défiler, elles sont accueillies par un feu nourri. Derrière les cavaliers, l'ennemi a repris position. Une nouvelle attaque ne le délogera plus. Beaucoup de chasseurs tombent. Il faut se replier sous la mitraille. Les survivants trouvent un asile précaire dans les vergers du pays. La nuit, peut-être, leur permettra de décrocher.

Mais, avant la nuit, les chars allemands cernent le village. Une fouille méthodique est entreprise. Le 11 à midi, le commandant Giabicani est capturé. Il ne reste plus personne de la première colonne du 19e B.C.P.

Le deuxième détachement prolonge la lutte. Transporté en camions sur les rives de la Manche, il s'emploie à organiser la défense de la voie ferrée Saint-Valéry-en-Caux-Saint-Pierre-le-Viger. Dernier carré de la division bleue, il sauve l'honneur dans un combat désespéré, et, lorsque le 12 juin à 8 heures l'ordre parvient de déposer les armes (1), c'est un chasseur du 19e qui a le triste privilège de tirer le dernier coup de fusil.

Dissous aux jours heureux de 1930, ressuscité pour les batailles, le 19e n'a pas survécu à la défaite. Mais la vaillante conduite de ses chasseurs lui a bien mérité la citation que le ministre de la guerre accorde à la 40e D.I. :

« Engagée le 5 juin, a tenu tête les 6, 7, et 8 juin, entre la Somme et la Bresle, à des forces allemandes importantes, appuyées par des chars nombreux et une aviation puissante.

« A subi de lourdes pertes au cours de son action valeureuse ».

(1) Ordre du général commandant le 9e corps d'armée : « Le feu cessera à 8 h. 30. »



RHIN ET DANUBE

Péri dans la tourmente, le 19e n'est pas reformé. Les quelques survivants des combats du Liger sont démobilisés. D'autres sillonnent les routes de Lorraine, en marche vers la captivité. D'autres encore ne reviendront jamais. Dans la campagne de 1940, pas plus qu'au cours de la grande guerre, le bataillon n'a ménagé sa peine.

L'armée nouvelle rejette le 19e. Ses effectifs sont trop limités pour que revivent tous les bataillons ? Qu'importe. Dans le civil, les chasseurs vont poursuivre la lutte. Rescapés de Saint-Valéry sur des barques de pêcheurs, évadés d'Auzonville que l'armistice retrouve près de Cahors, les anciens n'ont pas dit leur dernier mot. Quatre ans sous la botte nazie se mène le bon combat. Saboteurs, maquisards, agents de renseignement préparent le renouveau des hostilités. Quand les alliés débarquent en France, long temps ne s'écoule pas qu'un 19e ne remonte au feu.

Le 31 août 1944, cinq jours après la libération de Paris, le général Juin décide la création d'un bataillon de chas-

(1) Octobre 1944.

seurs, affecté à la 2e division blindée. Portant provisoirement le numéro 1, jusqu'à la dépêche officielle qui le nomme 19e (1), le bataillon commence à se recruter dans la région parisienne. L'Ecole militaire est son premier quartier; s'y coudoient tous les jeunes gens désireux de raccompagner les Allemands chez eux. Tandis qu'au 8e B.C.P. s'engage le tout-venant, le 1er-19e n'accepte à l'origine que les mécaniciens. Son départ imminent lui fait repousser les bouches inutiles.

Le 15 septembre, le bataillon attend sa mise en route. L'instruction, à peine commencée, est bâclée dans la fièvre. Quelques séances de tir, quelques manœuvres au bois de Boulogne préparent tant bien que mal les nouveaux chasseurs de Grivesnes — sans trop les éloigner de l'Ecole militaire. L'ordre de marche peut survenir; il faut toujours être prêt.

Deux mois plus tard, les premiers froids trouvent encore les chasseurs à Paris. Le moral est très bas. Désespérant de l'avenir, plusieurs volontaires sont rentrés chez eux. L'effectif augmente cependant : de nouvelles recrues se présentent, auxquelles on ne demande plus d'être mécanicien. Le temps des illusions est passé !

Chacun sait maintenant que la 2e D.B. ne nous recevra pas. Ainsi ont tranché les Américains, qui voient sans bienveillance la pénurie française. Le matériel promis est refusé le 15 septembre. A cette date, le bataillon ne possède pas un véhicule. Ce sont des camions réquisitionnés qui vont, petit à petit, former le parc auto. Changeant son fusil d'épaule, le lieutenant-colonel Moillard cherche à rejoindre la première armée. Mais les alliés contrôlent la voie ferrée. Un départ en chemin de fer, prévu le 10 novembre, est interdit par eux à la dernière minute : l'officier d'embarquement reconnaissait déjà le train.

Enfin, le 11 décembre, toutes les difficultés se lèvent. Personnel au complet, armes allemandes, camions hétéroclites, le bataillon peut prendre la grand'route d'Alsace. Et dans la cour d'honneur de l'Ecole militaire, le colonel ordonne : « Direction métro Champs-Elysées-Clemenceau, Château de Vincennes, Champigny, Troyes, Vesoul, et l'Alsace. En avant ! ».

Métro jusqu'à Vincennes, trajet à pied jusqu'à Champigny précèdent le grand voyage Champigny-Illfurt,

en trois étapes, avec cantonnements à Troyes et Port-sur-Saône, et repos un jour sur deux pour laisser rejoindre les véhicules en panne.. Contrairement aux prévisions, c'est d'ailleurs le meilleur camion, un Renault tout neuf, qui tombe dans le fossé. Au long de cette randonnée, le bataillon « porté » fait son apprentissage de la motorisation.

●

La veille de Noël, nos chasseurs gagnent les avant-postes. Au village de Kembs monte la 3e compagnie, face au double mystère de la Harth et du Rhin. Plus en arrière, le bataillon cantonne à Sierentz. L'enthousiasme général ne connaît pas de borne à l'arrivée du 1er régiment de spahis algériens. Tous les rêves de l'École militaire sont comblés. Présence de l'ennemi, qui rôde entre canal et Rhin, se réfugiant parfois dans la Harth insondable, fraternité des armes liant pour la campagne chasseurs du 19e et spahis du 1er, que manque-t-il aux recrues ? Strasbourg et Mulhouse sont à nous. Encore un peu de temps et Colmar tombera. Par delà le Westwall, les bleus se voient déjà en plein cœur de l'Allemagne.

Las ! si le 2 février Colmar est reconquise, si les cloches de Pâques sonnent un nouvel exploit : le franchissement du Rhin par la 1re armée, le pauvre 19e est toujours l'arme au pied. A Kembs, il garde obscurément des positions statiques. Patrouilles de liaison avec le 1er R.S.A.R. (1), patrouilles de contact cherchant l'insaisissable, coups de mains variés sur le « pavillon de pêche » ou sur la « maison de la navigation », les dangers quotidiens exercent nos chasseurs. Le 4 janvier, attaque ennemie : contre les aspirants S.S. de la Kriegsschule colmarienne, « la belle 2 » se défend avec acharnement.

8 février : Reprenant l'offensive, 1re et 3e compagnies progressent au nord de quelques kilomètres. Le village de Niffer, encerclé de toute part, se rend bientôt à notre discrétion. Mais les champs de mines ont fait leur œuvre : presque tous les blessés ont un pied arraché.

Tour à tour dans les postes ou dans les cantonnements, le 19e s'instruit : manœuvres avec les chars, exercices

(1) Régiment de spahis algériens de reconnaissance.

combinés préparent la guerre mouvante que chacun voudrait faire. 18 février, 9 mars, 4 avril, dates de départ, sont saluées comme les premiers jours de la grande chevauchée. Mais l'illusion tombe vite. A Petit-Magny, dans les Vosges, le bataillon « se repose » en escaladant les sommets. A Bindernheim-Diebolsheim, nous relevons de faction les légionnaires de la 1re D.F.L. (1). A Plobsheim enfin, les spécialistes de la garde au Rhin succèdent au 2e B.C.P. La vie s'organise. Les permissionnaires roulent tranquillement vers la France intérieure ; des rencontres sportives départagent les unités rivales ; sur la grande pelouse au soleil, les fourriers changent contre du neuf les pantalons endommagés (2). Rien n'est plus démoralisant que ce guet perpétuel dans les marais du fleuve. L'ennui et l'imprudence y causent mainte et mainte pertes, jusqu'au jour sans éclat où la mission prend fin parce que la 9e D.I.C. (3) remontant la rive droite, vient de dépasser Kehl.

Le 16 avril, dès l'aube, comme Strasbourg en liesse prépare la réception du général de Lattre, le 1er corps d'armée se rue en terre allemande. Pour la 1re fois, les chasseurs vont goûter l'ivresse de la conquête.

Quittant Plobsheim dans la nuit, le bataillon gagne le Rhin, face à Kehl. Canots pneumatiques et radeaux transbordent le personnel sur la rive badoise, mais les camions sont obligés de faire un détour par le pont de Seltz.

Sans perdre une minute, à son débarquement, le 19e renforce le groupement tactique du colonel Landouzy. Dans le cadre de la 9e D.I.C., il marche sur la Forêt noire dont les Allemands prétendent nous interdire l'accès. Le 17 avril, une étape nocturne lui permet de tourner les défenses d'Oberkirch. Planté sur la grand'route qui mène à Freudenstadt, le réduit d'Oberkirch tient toute la matinée. Complètement encerclé (21e R.I.C. au nord, 1er R.S.A.R. et 19e B.C.P. au sud), il finit par céder à la furie française. Mais cette journée glorieuse est lourde

(1) Division française libre.

(2) Les premiers équipements, distribués à l'Ecole militaire, venaient d'Amérique. La deuxième dotation, au contraire, est de provenance anglaise.

(3) Division d'infanterie coloniale.

en sacrifices. Nussbach, Maisenbuhl (1) Lautenbach ont vu tomber plus d'un héros.

Le 19 avril rejoignent les camions. Les chasseurs abandonnent la 9e D.I.C. pour reprendre leur place en tête du 1er corps. La partie va se jouer dans le sud de l'Allemagne. Par Freudenstdt et Constance, le groupement Lebel, qui réunit toujours les deux inséparables : 1er R.S. A.R. et 19e B.C.P. (2), doit couper la retraite aux divisions S.S. de Forêt noire méridionale. La vitesse garantit le succès de la manœuvre. Le 20 avril, de Freudenstadt, tremplin d'armée en position centrale, démarre une course effrénée.

Le Danube traversé à Donaueschingen, malgré les efforts de la garnison, la frontière suisse atteinte au prix de durs combats sont les prodromes de la victoire. La peine des hommes est grande. Escarmouches incessantes, coups de main le long de la route sonnent le glas du Volksturm. Mais la Vehrmacht oppose une résistance farouche dans les montagnes de l'Eichberg. Les derniers kilomètres ne cèdent qu'aux bombardements d'artillerie. Behla et Zollhaus, conquêtes du bataillon, ferment la poche de Forêt noire.

Les prisonniers augmentent de jour en jour. Des autocars bourrés d'Allemands suivent les camions du 19e. Ni le butin ni les premiers triomphes ne ralentissent pourtant la chevauchée Lebel. Maintenant face à l'ouest un rideau défensif, le colonel bifurque vers Constance. Singen, bataille dans les bois, Radolfzell, dont l'école des cadres S.S. tente désespérément d'interdire l'accès, Allensbach, où tombera le dernier mort de la campagne, rien ne retarde le « Blitz » français. Et le 26 avril à 15 heures, chasseurs et cavaliers, fraternellement unis, font leur entrée dans Constance.

●

Ville-hôpital, celle-ci n'a pas connu la guerre. Dans le cadre enchanteur de son lac, les croix rouges des toits, les drapeaux blancs et les bannières du Pape arborées aux

(1) C'est à Maisenbuhl que le 19e s'empare des canons de 210 qui bombardaient Strasbourg la veille.

(2) Outre le 4e R.S.M., le 8e dragons, un escadron du 2e dragons, un groupe du R.A.C.-A.O.F.

fenêtres transforment la cité en oasis de paix. L'enthousiasme des vainqueurs déferle. Où sont les jours moroses de l'Ecole militaire ? Une poursuite héroïque du Rhin jusqu'au Danube, l'apothéose du lac les ont bien effacés.

Tandis que les camions prêtés au 19e roulent vers d'autres missions, le groupement Lebel nettoie les rives du Bodensee. L'île de Reichenau, qui nous acclame, Uberlingen, Friedrichshafen reçoivent notre visite. Les chasseurs récupèrent l'armement des civils pendant que des marins confisquent les hors-bords. Un détachement spécial, cantonné à Stokach, assure la liaison vers le nord avec la 5e D.B. notre voisine.

En Autriche, la guerre continue. Bataillon réservé, le 19e s'attend à gagner le Tyrol. Les chasseurs fatigués n'en apprécient que mieux la douceur du repos. Brisant parfois les jours monotones, quelques prises d'armes annoncent déjà la victoire. Revue du général Béthouart, adieux du chef de corps, remise de la fourragère (1) préludent au défilé du 11 mai devant le général de Lattre.

En avant toujours ! L'ennemi capitule mais le vainqueur ne se tient pas tranquille. Ludwigshafen sur le lac, Saint-Anton en Autriche accueillent tour à tour nos chasseurs vagabonds. Soutien porté du groupement Lebel, à la disposition de la 5e D. B., puis bataillon alpin de la 4e D.M.M. (2), le 19e cherche sa voie.

Ce pendant les récompenses affluent. Le drapeau des chasseurs, confié au lieutenant Rabet, exhausse le bataillon au rang des plus glorieux. La nouvelle citation à l'ordre du corps d'armée, enrichit le fanion d'une croix de guerre supplémentaire. Et le 14 juillet, dans les rues de Paris, déchaîne autour des hommes de l'Ecole militaire l'apothéose des ovations.

Que sera l'avenir ? Dès le mois de juillet, le 19e s'installe autour de Biberach. Pour remplacer à la 5e D.B. le régiment de marche de la Légion Etrangère, le général Schlesser appelle le bataillon. Du matériel moderne débarque sans attendre. Camions, voitures légères, autochenilles sillonnent bientôt les routes de Wurtemberg. Mécaniciens et volti-

(1) Pris d'un scrupule qui les honore, avant de porter la fourragère gagnée par leurs anciens, les jeunes de l'Ecole militaire ont voulu prouver qu'ils en étaient dignes. La campagne d'Allemagne est le « chef-d'œuvre » de ces apprentis.

(2) Division marocaine de montagne.

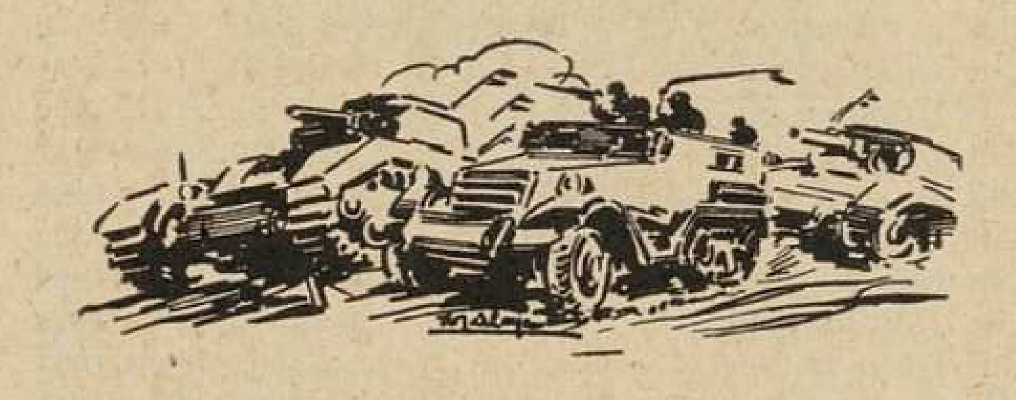
geurs percent vite les secrets de la construction américaine. Le temps n'est plus où les chasseurs « portés » quémandaient un wagon à la S.N.C.F. L'infanterie blindée entre dans le domaine des réalisations.

Si la technique progresse, l'histoire ne se renouvelle guère. Bons artisans de la victoire, en 1945 comme en 1918, les chasseurs de Grivesnes retrouvent l'armée du Rhin. Warthausen près de Biberach, Bergzabern au nord de Wissembourg, Dudweiler en Sarre, Landau ouvrent leurs portes aux diables bleus. A toutes les pierres s'attache un souvenir. Quartier Verdun de Dudweiler, camp de Gaulle, où reprend l'instruction, Fort-Caserne de Landau, jadis le « Fort-Gérard », qui abrite maintenant la 2e compagnie, rives de la Queich qui virent la première étape en béret, Germersheim, ancien domaine, théâtre des exploits de la 2e D.I.M. (1) : le 19e est bien chez lui dans la zone nord d'occupation.

La vie quotidienne se drape de légende. La garde bleu-jonquille du général Schlesser monte, à la résidence de 1950, la même faction que d'autres en 1919. Les gamins qui courent au son de la fanfare répètent, trente ans plus tard, le geste de leur père. La fête du bataillon ramène à Landau chaque année les membres de l'amicale désireux de garder le contact. Et les gradés qui partent lutter en Indochine se réclament des volontaires de 1885.

Tant est puissante la tradition que fonde l'union par la vertu militaire.

(1) Division d'infanterie marocaine.



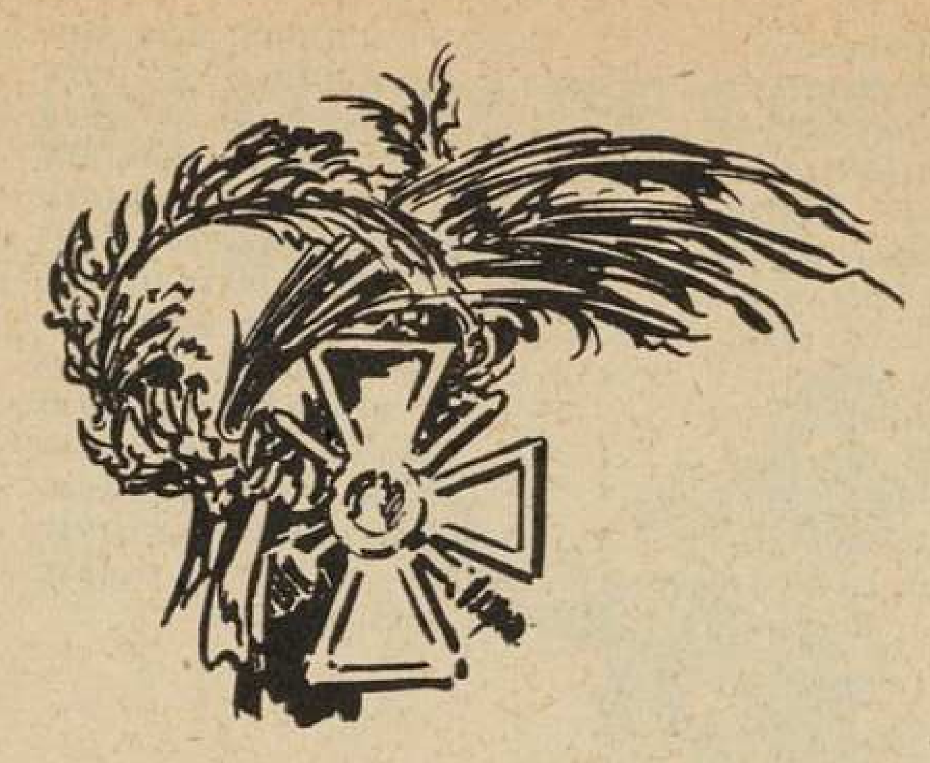
LES CHEFS DE CORPS DU 19e B. C. P.



Cdt Caubert	11-1-1854	29-6-1855
Cdt Godine....................	4-7-1855	22-9-1855
Cdt Reinaud-Fonvert..........	23-9-1855	5-11-1855
Cdt Letourneur	14-11-1855	4-7-1859
Cdt de Waldner-Freudstein ..	5-7-1859	17-8-1866
Cdt Bluem	22-8-1866	2-8-1869
Cdt de Marque	25-8-1869	1-9-1870
Cdt Giovanninelli	18-8-1870	19-9-1871
Cdt Labrune	20-9-1871	10-2-1876
Cdt Correard	11-2-1876	9-4-1881
Cdt Martin	9-4-1881	17-4-1888
Cdt Soyer	17-4-1888	11-10-1892
Cdt Rodel	12-10-1892	27-4-1896
Cdt J.-B. Dumas	28-4-1896	9-2-1902
Cdt Deleuze	13-2-1902	10-4-1907
Cdt Gratier..................	17-4-1907	12-4-1911
Cdt Oddon	21-4-1911	5-1914

Cdt Mielet	5-1914	24-8-1914
Cdt Payard	26-8-1914	7-9-1914
Cap. Sallis	7-9-1914	8-9-1914
Cap. Hennequin	8-9-1914	9-9-1914
Cdt Boulant	12-9-1914	13-9-1914
Cdt Ducornez	13-9-1914	30-9-1919
Cdt Vétillart	10-1919	15-10-1927
Cdt de Gaulle	15-10-1927	25-10-1929
Cdt Audran	11-1929	1-4-1930
Cdt Giabicani	6-10-1939	12-6-1940
Lt-Col. Moillard	1-9-1944	26-4-1945
Cdt Putz	26-4-1945	10-12-1945
Cdt Britsch	10-12-1945	4-1-1947
Cdt de Peyrelongue	4-1-1947	22-10-1948
Lt-Col. Montagnon	22-10-1948à	





Les Citations du Bataillon

Citation à l'ordre de la 42e D.I., n° 73 du 13 juin 1950.

« Appelé vers d'autres destinées, le 19e B.C.P. quitte la 42e division. Le général commandant la division salue ce corps d'élite et veut rappeler, avant son départ, quelques-uns des principaux combats auxquels il a pris part :

Nouillompont où tombe son chef ;

Le combat infernal de la Pompelle ;

L'Yser, Dixmude, où son attitude est magnifique au milieu de l'armée belge ;

Wytschaete, Zillebeke, etc.

Autant de pages glorieuses qui doivent laisser dans l'esprit des chasseurs du 19e un souvenir impérissable et que les anciens doivent citer aux jeunes comme des exemples de courage, d'invraisemblable ténacité et d'allant irrésistible.

Mais, avant de quitter la division, le 19e devait mettre le comble à sa renommée en allant s'installer à Bagatelle, justement fier de la mission qu'on lui confiait : mettre enfin un terme à l'avance audacieuse d'un adversaire jusqu'alors imbattu.

Ce fut l'affaire de trois jours ; on en parlera longtemps dans les fastes du 19e.

Le général souhaite bonne chance au 19e bataillon, à ses officiers, sous-officiers, ses caporaux et ses petits chasseurs. Il est persuadé qu'ils vont cueillir de nouveaux lauriers.

Il cite à l'ordre de la division les chefs qui ont formé ce beau bataillon :

Le commandant Ducornez, commandant le bataillon,

Les capitaines Conrad, Lucquet, Duflos, les lieutenants Lamon et Capdeville, le sous-lieutenant Morellon, commandant les compagnies, pour la part qu'ils ont prise au développement des qualités militaires exceptionnelles montrées par un corps d'élite sur tous les champs de bataille où il a paru depuis le début de la campagne ».

Général DEVILLE.

Citation à l'ordre du 32e C.A., n° 427, du 13 juin 1945.

« *Par organisation nouvelle, le 19e B.C.P. passe à la 127e division.*

Le 19e bataillon de chasseurs n'a cessé d'être à la belle 42e D.I. un corps d'élite : son esprit de discipline, son entrain et son courage remarquablement entretenus et développés depuis huit mois par son chef, le commandant Ducornez, ne se sont jamais démentis.

Emportant la confiance et l'affection de ses anciens chefs, fier de son passé et de ses traditions, conscient de sa force, il ira à ses nouvelles destinées prêt à tous les dévouements ».

Général DUCHÊNE.

Citation à l'ordre du 6e C.A., n° 187 du 14 août 1916. Puis citation à l'ordre de l'armée, n° 11720 D, du 19 novembre 1918.

« *Chargé le 23 juin 1916, sous les ordres du commandant Ducornez, de reconquérir le terrain qui venait d'être perdu par une unité voisine, a traversé de jour une zone soumise à un bombardement intense, a progressé de nuit par une lutte acharnée sur un terrain qui lui était inconnu ; a, malgré de grosses pertes, rempli sa mission jusqu'au bout, faisant des prisonniers et capturant des mitrailleuses. Les jours suivants, a mis autant de ténacité à conserver le terrain qu'il avait mis d'ardeur à le conquérir* ».

Maréchal PÉTAIN.

Citation à l'ordre de la 12e D.I., n° 126 du 20 octobre 1916.

« *Sous les ordres de son chef, le commandant Ducornez, s'est porté à l'attaque avec un élan superbe, sous un barrage d'artillerie et de mitrailleuses des plus intenses et s'est maintenu sur le terrain conquis, malgré de lourdes pertes* ».

Général BRISSAUD-DEMAILLET.

Citation à l'ordre du 6e C.A. n° 248, du 29 mai 1917. Puis citation à l'ordre de l'armée n° 5791 D du 11 octobre 1917.

« *Le 5 mai 1917, sous les ordres du commandant Ducornez, a enlevé d'un seul élan plusieurs lignes de tranchées fortement défendues et atteint tous les objectifs qui lui avaient été assignés, s'emparant de plus de 200 prisonniers, de 12 mitrailleuses, d'un minenwerfer et d'un important matériel de guerre. A maintenu ses gains victorieusement les jours suivants, malgré les contre-attaques violentes et réitérées de l'adversaire* ».

Général PÉTAIN.

Citation à l'ordre de la 1re armée, n° 43, du 9 juin 1918.

« *Venant d'un secteur voisin où il avait montré la plus énergique vaillance, a sous les ordres de son chef, le commandant Ducornez, été engagé le 4 avril 1918, à 6 heures du matin, pour rétablir une situation compromise à la suite de l'enlèvement par l'ennemi d'une position importante menaçant notre gauche. Par une contre-attaque résolue et des plus brillantes, a rétabli la situation, arrêté les progrès de l'ennemi, l'a rejeté en faisant des prisonniers, lui enlevant trois mitrailleuses* ».

Général DEBENEY.

Citation à l'ordre de la 1re armée, n° 148, du 10 octobre 1918.

« *Magnifique bataillon, ayant au plus haut degré l'ardeur au combat et le sentiment du devoir. Sous le commandement du commandant Ducornez, a fourni, du 8 août au 8 septembre 1918, un effort digne des plus grands éloges, en poursuivant inlassablement un ennemi en retraite sur de très fortes positions préparées d'avance et défendues par une artillerie puissante et de nombreuses mitrailleuses. A enlevé des positions avec le plus bel élan, les a conservées avec une endurance et une bravoure peu communes, malgré de violentes contre-attaques. Au cours de ces opérations a pris 180 prisonniers, 3 canons de 150, 1 canon de 105, 3 canons de 77 et un important matériel de guerre* ».

Général DEBENEY.

Citation à l'ordre du C.A., n° 833, du 4 juin 1945.

« *Magnifique bataillon de chasseurs qui s'est particulièrement distingué au cours de la marche du Danube et de la poursuite sur Constance, par son allant dans l'offensive et son audace manœuvrière.*

Sous les ordres du lieutenant-colonel Moillard, en soutien du 1er R.S.A.R., a bousculé les éléments ennemis qui s'opposaient à notre avance, manœuvrant audacieusement les résistances rencontrées ; après trois jours de poursuite, franchissait

le Danube à Donaueschingen le 21 avril 1945 et atteignait la frontière suisse le 23 avril au sud de Zollhaus.

Reprenant la poursuite d'un ennemi qui semblait désorganisé, fonçait délibérément sur Constance et se heurtait le 25 avril au centre de résistance ennemi de Radolfzell solidement tenu par les élèves fanatisés de l'école des cadres S.S., qu'il anéantissait après une journée de rudes combats.

Négligeant les éléments ennemis qui continuaient la lutte sur ses flancs, atteignait le terme de sa marche victorieuse le 26 avril 1945 à Constance.

A parcouru, du 19 au 26 avril, 150 kilomètres à la poursuite de l'ennemi, lui infligeant chaque jour des pertes sévères, prenant un matériel important et faisant de nombreux prisonniers ».

Général de LATTRE *de* TASSIGNY.

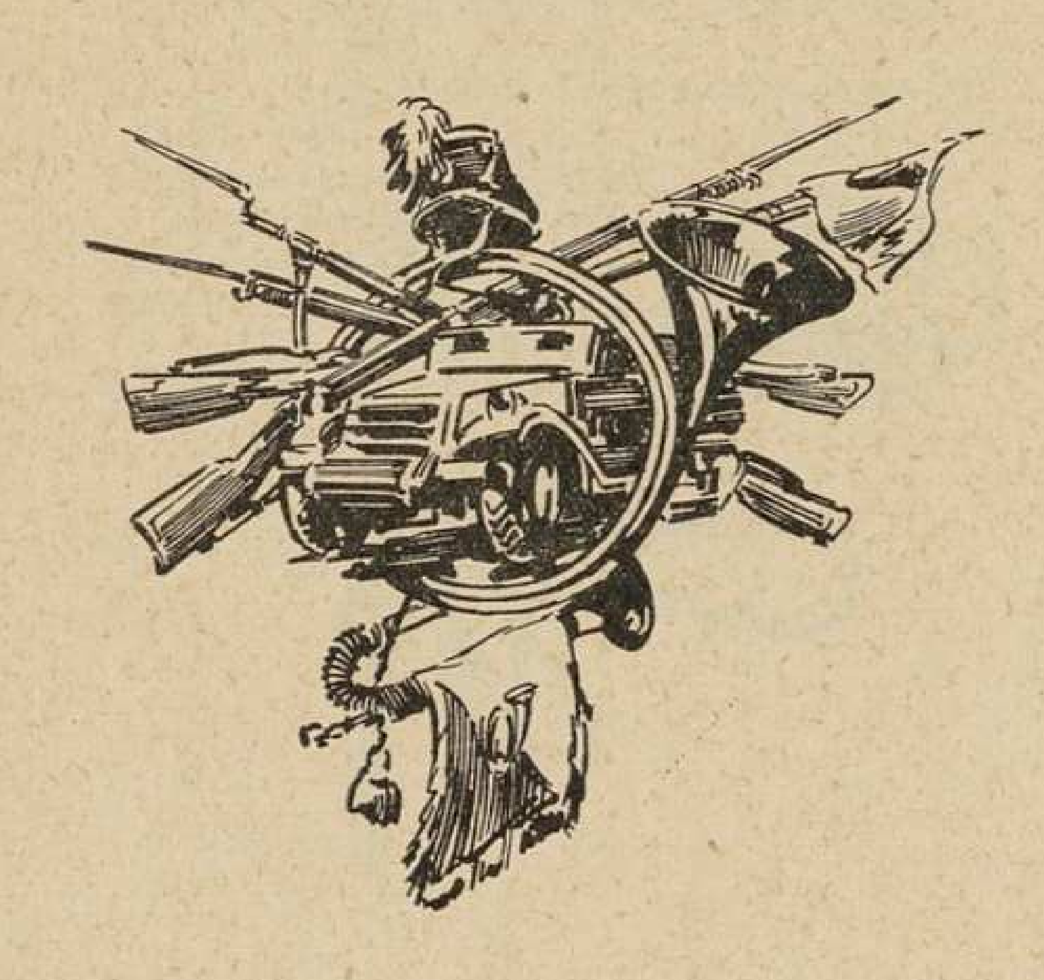
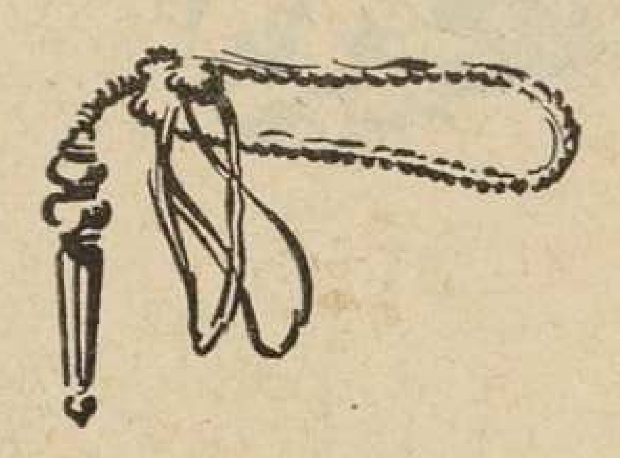


TABLE DES MATIÈRES

Pages



Imprimerie André TOURNON et Cie, 14, rue Delambre, Paris-14e
Dépôt légal : I. 525

